

VOYAGE
AUX RÉGIONS
ÉQUINOXIALES
DU NOUVEAU
CONTINENT

8 - Angostura

ALEXANDRE DE HUMBOLDT
AIMÉ BONPLAND



Radeau de la Rivière de Guayaquil

Éditions l'Escalier

VOYAGE AUX RÉGIONS ÉQUINOXIALES
DU NOUVEAU CONTINENT
fait en 1799, 1800, 1801, 1802 & 1804

Angostura

Alexandre de Humboldt
Aimé Bonpland

Rédigé par Alexandre de Humboldt

Tome huitième sur treize



Principales unités utilisées

1 ligne = 2,256 mm

1 pouce = 12 lignes = 27,07 mm

1 pied = 12 pouces = 324,839 mm

1 toise = 6 pieds = 1 949,034 mm

1 lieue = 2 000 toises = 3 898 m

1 degré Réaumur = $100/80^\circ$ de degré centigrade

1 pipe = 411,327 l

LIVRE VIII

SUITE DU CHAPITRE XXIII

Au-dessous de la *Glorieta* suivent, sur le territoire portugais, le fort de San Josef de Maravitanos, les villages de Joam Baptista de Mabbe, San Marcellino (près de l'embouchure du Guaisia ou Uexiè dont nous avons souvent parlé plus haut), Nossa Senhora da Guya, Boavistaprès du Rio Icanna, San Felipe, San Joaquin de Coanne au confluent¹ du fameux Rio Guape, Calderon, San Miguel de Iparanna avec un fortin, San Francisco de las Caculbaes et enfin la forteresse de San Gabriel de Cachoeiras. J'entre tout exprès dans ce détail géographique, pour montrer combien le gouvernement portugais a formé d'établissements, même dans cette partie reculée du Brésil. Il y a onze villages sur une étendue de 23 lieues jusqu'à l'embouchure du Rio Negro, j'en connais encore 19 outre les six villes de Thomare, Moreira (près du Rio Demene ou Uaraca, où habitaient anciennement les Indiens Guayannas), Barcellos,² San Miguel del Rio Branco, près de la rivière du même nom qui a joué un rôle si important dans les fictions sur le *Dorado*, Moura et Villa do Rio Negro. Les rives de ce seul affluent de l'Amazone sont par conséquent dix fois plus peuplées que toutes les rives réunies du Haut et du Bas-Orénoque, du Cassiquiare, de l'Atabapo et du Rio Negro espagnol. Ce contraste ne tient guère à la différente fertilité du sol ou à la facilité plus grande de la navigation qu'offre le Rio Negro, en conservant une même direction du nord-ouest au sud-est. Il est l'effet des institutions politiques. Sous le régime colonial des Portugais, les Indiens dépendent à la fois de chefs militaires et civils et des religieux du Mont-Carmel. C'est un gouvernement mixte dans lequel le pouvoir séculier se conserve indépendant. Les moines de l'Observance qui sont les missionnaires de l'Orénoque, réunissent au contraire, tous les pouvoirs dans une seule main. L'un et l'autre de ces gouvernements sont vexatoires sous plusieurs rapports ; mais la perte de la liberté est du moins compensée par un peu plus d'aisance et de civilisation dans les colonies portugaises.

Parmi les affluents que reçoit le Rio Negro de la partie du nord, il y en a trois qui doivent fixer plus particulièrement notre attention parce qu'ils exercent, à cause de leurs embranchements, de leurs portages et de la position de leurs sources, une influence marquante sur le problème si souvent débattu de l'origine de l'Orénoque. Les plus méridionaux de ces affluents sont le Rio Branco,³ que l'on a cru longtemps sortir

1 - Voyez Tom. VII.

2 - Au confluent du Rio Buhybuhy. La ville était placée jadis 40 lieues plus haut, circonstance qui a causé beaucoup de confusion dans les cartes modernes.

3 - Comme les noms Rio Branco et Rio Parime signifient, en portugais et en caribe, rivière à eaux blanches et grande eau, il est tout naturel qu'appliqués à différents affluents à la fois, ils aient causé beaucoup d'erreurs en géographie. Le grand Rio Branco ou Parime, dont il est souvent question dans cet ouvrage est celui qui se forme de l'Urariquera et du Tacutu et qui débouche, entre Carvoeyro et la Villa de Moura, dans le Rio Negro. C'est le Quecuen des indigènes : il forme à son confluent avec le Rio Negro, un delta très étroit entre le tronç principal et l'Amayauhau qui est un petit bras plus occidental. Les anciennes cartes de D'Anville, de La Cruz et de Caulin élargissent ce delta d'une manière fautive et présentent toutes les rivières qui débouchent dans le Rio Negro, sur une distance de 40 lieues, entre l'ancienne mission de Dari et Carvoeyro, comme des bras du Rio Branco. C'est ainsi que le Daraha, le Padaviri et l'Uaraca qui sont des affluents indépendants les uns

conjointement avec l'Orénoque, du lac Parime, et le Rio Padaviri qui communique par un portage avec le Mavaca, et par conséquent avec le Haut-Orénoque, à l'est de la mission de l'Esmeralda. Nous aurons occasion de parler du Rio Branco et du Padaviri lorsque nous serons arrivés dans cette mission ; il suffit ici de nous arrêter au troisième affluent du Rio Negro, le Cababuri, dont les embranchements avec le Cassiquiare sont également importants sous le rapport de l'hydrographie et sous celui du commerce de la salsepareille.

Les hautes montagnes de la Parime qui bordent la rive septentrionale de l'Orénoque dans son cours supérieur au-dessus de l'Esmeralda, envoient un chaînon vers le sud, dont le Cerro de Unturan forme une cime principale. Ce pays montueux, de peu d'étendue mais riche en productions végétales surtout en lianes Mavacure employées dans la fabrication du poison Curare, en amandiers (Juvias ou Bertholletia excelsa), en Puchery aromatiques et en cacao sauvage, forme un point de partage entre les eaux qui vont à l'Orénoque, au Cassiquiare et au Rio Negro. Les affluents du nord ou de l'Orénoque sont le Mavaca et le Daracapo, ceux de l'ouest ou du Cassiquiare sont l'Idapa et le Pacimoni,⁴ ceux du sud ou du Rio Negro sont le Padaviri et le Cababuri.⁵ Ce dernier, près de sa source, se divise en deux bras, dont le plus occidental est connu sous le nom de Baria.⁶ Les Indiens de la mission de San Francisco Solano nous ont donné les notions les plus détaillées sur son cours. Il offre l'exemple très rare d'un embranchement par lequel un affluent inférieur ne reçoit pas les eaux de l'affluent supérieur mais au contraire lui envoie une partie de ses eaux dans une direction opposée à la direction du récipient principal. J'ai réuni sur une même planche de mon Atlas, plusieurs exemples de ces ramifications à contre-courant, de ces mouvements apparents à contre-pente, de ces bifurcations de rivières dont la connaissance intéresse les ingénieurs hydrographes. Cette planche leur rappellera qu'il ne faut pas regarder comme chimérique tout ce qui dévie du type que nous nous sommes formés d'après des observations recueillies dans une partie trop limitée du globe.

Le Cababuri débouche dans le Rio Negro, près de la mission de Nossa Senhora das Caldas ; mais les rivières Ya et Dimity⁷ qui sont des affluents supérieurs, ont aussi des communications avec le Cababuri de sorte que, depuis le fortin de San Gabriel de Cachoeiras⁸ jusqu'à San Antonio de Castanheira, les Indiens des possessions portugaises peuvent s'introduire par la Baria et le Pacimoni, dans le territoire des missions espagnoles. Si j'emploie le mot de territoire c'est d'après l'usage des religieux de l'Observance. On ne sait pas trop sur quoi se fonde le droit de propriété dans des pays in-

des autres, ont reçu les noms de 4e, 3e ou 2e bras ; c'est ainsi que l'on a distingué quelquefois le grand Rio Parime ou Quecuene d'un autre Rio Branco qui est le Padaviri, parce qu'on le place entre la Villa de Thomare et Lamalongo. D'Anville nomme Rio Branco presque toutes les rivières qui ont des eaux blanches, *aguas blancas*. Pour se convaincre de l'extrême confusion qui règne encore dans la géographie du Rio Negro, il suffit de comparer les noms des affluents et des missions sur les cartes également détaillées de La Cruz, Caulin, Faden et Arrowsmith, avec les noms correspondants sur les cartes du dépôt hydrographique de Rio Janeiro.

4 - Pasimona, même Baximonari des cartes.

5 - Cavaboris, Cababuris, Cabury, Cauhabury, même Catabuhu des cartes. Il paraît que le Baria, qui forme un canal naturel de dérivation est quelquefois à sec dans les étés très chauds. (*Corogr. bras.*, Tom. II, p. 354). La partie supérieure du Cababuri s'appela Maturaca (Metaruaço) ; le bras qui va au Pacimoni porte le nom d'Iminara (Umariyani, Umarynauty Umanivari), et puis le nom de Baria.

6 - Les eaux du Baria qui est un bras du Cababuri, courent vers l'ouest et se mêlent successivement à celles du Pacimoni, du Cassiquiare et du Rio Negro. Comme ce dernier fleuve se dirige vers l'est, les eaux du Baria après un circuit de 110 lieues, parviennent à l'embouchure du Cababuri.

7 - Bimitti ou Cunimitti.

8 - Il y a une suite non interrompue de petites cataractes depuis San Gabriel jusqu'à San Bernardo. La plus considérable est près du premier de ces endroits ; elle s'appelle Cachoeira de Crocobi ou Corosuvi.

habités, dont on ignore les limites naturelles et qu'on n'a pas tenté de soumettre à la culture. Les habitants des missions portugaises affirment que leur territoire s'étend jusqu'à tous les points où ils peuvent arriver en canot par une rivière dont l'embouchure est dans les possessions portugaises. Mais l'occupation est un fait qui ne constitue pas toujours un droit de propriété et, d'après ce que nous avons exposé sur les embranchements multipliés des fleuves il pourrait être également dangereux pour les cours de Madrid et de Lisbonne de sanctionner cet axiome étrange de la jurisprudence des missions.

Le but principal des incursions par le Rio Cababuri est la récolte de la Salsepareille et des graines aromatiques du Laurier Puchery (*Laurus Pichurim*). On cherche ces productions précieuses jusqu'à deux journées de l'Esmeralda, au bord d'un lac qui est au nord du Cerro Unturan en passant par des portages du Pacimoni à l'Idapa, et de l'Idapa au Mavaca, voisin du lac du même nom. La salsepareille de ces contrées est célèbre au Grand-Para, à l'Angostura, à Cumana, à Nueva Barcelona et en d'autres parties de la Terre-Ferme, sous le nom de *Zarza del Rio Negro*. C'est la plus active de toutes celles que l'on connait ; on la préfère de beaucoup à la *Zarza* de la province de Caracas et des montagnes de Merida. Elle est séchée avec beaucoup de soin et on l'expose tout exprès à la fumée afin qu'elle soit plus noire. Cette liane végète abondamment sur les pentes humides des montagnes d'Unturan et d'Achivaquery. M. de Candolle⁹ a raison de soupçonner que des espèces diverses de *Smilax* sont recueillies sous le nom de Salsepareille. Nous en avons trouvé douze nouvelles espèces, parmi lesquelles le *Smilax siphilitica* du Cassiquiare et le *S. officialis* de la Rivière de la Madelaine¹⁰ sont les plus recherchés à cause de leurs propriétés diurétiques. Comme parmi les Blancs et les castes mixtes les maladies siphilitiques sont aussi communes que bénignes dans ces contrées, la quantité de Salsepareille employée dans les colonies espagnoles pour l'usage de la médecine domestique, est très considérable. Nous voyons par les ouvrages de Clusius, qu'au commencement de la Conquista, l'Europe tirait ce médicament bienfaisant des côtes mexicaines d'Honduras¹¹ et du port de Guayaquil. Aujourd'hui, le commerce de la zarza est plus actif dans les ports qui ont des communications intérieures avec l'Orénoque, le Rio Negro et l'Amazone.

Les essais faits dans plusieurs jardins botaniques d'Europe prouvent que le *Smilax glauca* de Virginie, que l'on prétend être le *S. Sarsaparilla* de Linné, peut être cultivé en plein air partout où la température moyenne des hivers s'élève au-dessus de 6° à 7° du thermomètre centigrade¹² ; mais les espèces dont les vertus sont les plus actives appartiennent exclusivement à la zone torride, et exigent un degré de chaleur bien supérieur. On ne conçoit pas en lisant les ouvrages de Clusius, pourquoi, dans nos Matières médicales on regarde obstinément comme le type le plus ancien des espèces officinales du genre *Smilax*, une plante des États-Unis.

9 - Propr. Medic., p.292.

10 - Voyez nos *Nov. Gen.* Tom. I, p. 271.

11 - A la Vera-Cruz on exporte encore annuellement près de 5 000 quintaux. Voyez mon *Essai polit.*, Tom II, p. 442.

12 - Hiver, à Londres et à Paris, 4,2° et 3,7° ; à Montpellier, 7,7° ; à Rome, 7,7° ; dans la partie du Mexique et de la Terre-Ferme où nous avons vu végéter les espèces de Salsepareille les plus actives (celles que fournit le commerce des colonies espagnoles et portugaises) 20° à 26° cent. Les racines d'une autre famille de Monocotylédonées (de quelques Cypéracées) jouissent aussi de propriétés diaphorétiques et résolutes. Le *Carex arenaria*, le *C. hirta*, etc., fournissent la *Salsepareille d'Allemagne* des pharmacies. D'après Clusius, l'Europe a reçu la première Salsepareille du Jucatan et de l'île de la Puna vis-à-vis Guayaquil.

Nous trouvâmes entre les mains des Indiens du Rio Negro quelques-unes de ces pierres vertes connues sous le nom de pierres des Amazones parce que les indigènes prétendent, d'après une ancienne tradition, qu'elles viennent du pays « des femmes sans maris (*Cougnantain-secouïma* ou (*femmes vivant seules*) *Aikeambe-nano*¹³). À San Carlos et dans les villages voisins, on nous a nommé les sources de l'Orénoque qui se trouvent à l'est de l'Esmeralda ; dans les missions de Carony et à l'Angostura, les sources du Rio Branco, comme le lieu qui offre le gisement naturel des pierres vertes. Ces indications confirment le rapport d'un vieux soldat de la garnison de Cayenne, cité par M. de La Condamine, et d'après lequel ces substances minérales sont tirées du pays des femmes, à l'ouest des rapides de l'Oyapoc. Les Indiens qui habitent le fort des Topayos sur l'Amazone, 5° à l'est de l'embouchure du Rio Negro, en possédaient autrefois un assez grand nombre. Les avaient-ils reçues du Nord, c'est-à-dire du pays que désignent les Indiens du Rio Negro et qui s'étend des montagnes de Cayenne vers les sources de l'Essequebo, du Carony, de l'Orénoque, du Parime et du Rio Trombetas,¹⁴ ou ces pierres sont-elles venues du sud, par le Rio Topayos qui descend du vaste plateau des Campos Parecis ? La superstition attache une grande importance à ces substances minérales : on les porte comme amulettes au col, parce qu'elles garantissent selon la croyance populaire, des maux de nerfs, des fièvres et de la piqûre des serpents venimeux. Aussi ont-elles été, depuis des siècles, un objet de commerce parmi les indigènes, au nord et au sud de l'Orénoque. Les Caribes, qu'on peut considérer comme les Boukhares du Nouveau-Monde les ont fait connaître sur les côtes de la Guyane et, les mêmes pierres semblables à la monnaie qui circule, ayant passé successivement de nation à nation dans des directions opposées, il se peut que leur quantité n'augmente pas et qu'on ignore leur gisement plutôt qu'on ne le cache. Au milieu de l'Europe éclairée, à l'occasion d'une vive contestation sur le quinquina indigène, on a proposé gravement il y a peu d'années, les pierres vertes de l'Orénoque comme un puissant fébrifuge : d'après cet appel à la crédulité des Européens, on ne s'étonnera pas d'apprendre que les colons espagnols partagent la prédilection des Indiens pour ces amulettes et qu'on les vend à des prix très considérables.¹⁵ Le plus souvent on leur donne la forme des cylindres persépolitains perforés longitudinalement,¹⁶ et chargés d'inscriptions et de figures. Mais ce ne sont pas les Indiens d'aujourd'hui, ces indigènes de l'Orénoque et de l'Amazone que nous voyons au dernier degré d'abrutissement, qui ont percé des substances si dures en leur donnant des formes d'animaux et de fruits. De tels ouvrages, de même que les émeraudes percées et sculptées que l'on trouve dans les Cordillères de la Nouvelle-Grenade et de Quito, annoncent une culture antérieure. Aujourd'hui les habitants de ces contrées, surtout ceux de la région chaude, connaissent si peu la possibilité de tailler des pierres dures (l'émeraude, le jade, le feldspath compacte et le cristal de roche), qu'ils ont imaginé que la pierre verte est naturellement ramollie en sortant de la terre et qu'elle s'endurcit après avoir été façonnée à la main.

Il résulte de ce que nous venons de développer que la pierre des Amazones n'a pas son gisement naturel dans la vallée même de la rivière des Amazones et que loin de tirer son nom de cette rivière, elle l'a pris, de même que celle-ci, d'un peuple de

13 - Ce mot est de la langue tamanaque : ce sont les Sole Donne des missionnaires italiens.

14 - Entre les 57° et 67° de long, et les 0° et 5° de lat. boréale.

15 - Le prix d'un cylindre de 2 pouces de long est de 12 à 15 piastres.

16 - Dorow, über die Assyrische Keilschrift, 1820, p. 4.

femmes belliqueuses, que le père Acuna et Oviedo, dans sa lettre au cardinal Bembo, comparent aux Amazones de l'Ancien Monde. Ce que l'on voit dans nos cabinets sous la fausse dénomination de pierre des Amazones, Amazonenstein, n'est ni du jade ni du feldspath compact, mais un feldspath commun vert pomme qui vient de l'Oural et du lac Omega en Russie, et que je n'ai jamais vu dans les montagnes granitiques de la Guyane. Quelquefois aussi on confond avec la pierre si rare et si dure des Amazones le néphrite à hache, *Beilstein*¹⁷ de Werner, qui est beaucoup moins tenace. La substance que j'ai obtenue de la main des Indiens appartient au Saussurite¹⁸, au vrai jade qui se rapproche oryctognostiquement du feldspath compact et qui forme une des parties constituantes du Verde de Corsica ou du Gabbro.¹⁹ Il prend un beau poli et passe du vert pomme au vert émeraude ; il est translucide sur les bords, extrêmement tenace et sonore, à tel point que taillé anciennement par les indigènes en lames très minces, perforé au centre et suspendu à un fil, il donne un son presque métallique, si on le frappe avec un autre corps²⁰ dur. Cette observation ajoute aux rapports que l'on trouve malgré la différence de cassure et de pesanteur spécifique, entre le Saussurite et la base pétersiliceuse du *Porphyrschiefer* qui est la Phonolite (*klingsstein*). J'ai déjà fait observer dans un autre endroit que, comme il est très rare de trouver en Amérique le néphrite, le jade et le feldspath compact en place, on a lieu de s'étonner de cette quantité de haches que l'on découvre presque partout où l'on creuse la terre depuis les bords de l'Ohio jusqu'au Chili. Nous n'avons vu dans les montagnes du Haut-Orénoque ou de la Parime que des granites grenus renfermant un peu d'amphibole, des granites passant aux gneiss et des amphiboles schisteuses. La nature aurait-elle répété, à l'est de l'Esmeralda, entre les sources du Carony, de l'Essequebo, de l'Orénoque et du Rio Branco, la formation de transition de Tucutunemo²¹ reposant sur du micasciste ? La pierre des Amazones serait-elle due à des roches d'Euphotide qui forment le dernier membre de la série des roches primitives ?

Chez les peuples des deux mondes nous trouvons, au premier degré d'une civilisation naissante, une prédilection particulière pour certaines pierres, non seulement pour celles qui peuvent être utiles à l'homme, par leur dureté, comme instruments tranchants,²² mais aussi pour des substances minérales qu'à cause de leur couleur et de leur forme naturelle, l'homme croit être en rapport avec des fonctions organiques, et même avec les penchants de l'âme. Ce culte antique des pierres, ces vertus bienfaitrices attribuées au jade et à l'hématite sont propres aux sauvages de l'Amérique comme à ces habitants des forêts de la Thrace que les vénérables institutions d'Orphée et l'origine des mystères nous défendent de considérer comme sauvages. Le genre humain, plus près de son berceau, se croit autochtone ; il se sent comme enchaîné à la terre et aux substances qu'elle renferme dans son sein. Les forces de la nature, plus encore celles qui détruisent que celles qui conservent, sont les premiers ob-

17 - Punamustein, Jade axinien. Les haches de pierre trouvées en Amérique par exemple au Mexique, ne sont pas de Beilstein mais de feldspath compact.

18 - Jade de Saussure d'après le système de Brongniart ; Jade tenace et Feldspath compact tenace de Haiü ; quelques variétés de Variolithe de Werner.

19 - Euphotide de Haiü ou Schillerfels de Raumer. (Voyez le *Mémoire classique* de M. Léopold de Buch, über den Gabbro dans les *Mém. de la Société d'Hist. nat. de Berlin*, pour 1810, Tom. IV, p. 134).

20 - M. Brongniart à qui j'ai montré de ces lames lors de mon retour en Europe a très bien comparé ces Jades de la Parime aux pierres sonores que les Chinois emploient dans leurs instruments de musique nommés King. *Traité de Min.*, Tom. I, p. 265.

21 - Voyez Tom. VI, et mes *Rech. sur les monuments amer.*, Tom. II p. 147.

22 - La pierre lydienne, le Kieselstiefer, le Jade axinien, l'Obsidienne, etc.

jets de son culte. Ce n'est pas uniquement dans les tempêtes, dans le bruit qui précède le tremblement de terre, dans le feu que nourrissent les volcans que ces forces se manifestent : la roche inanimée, les pierres par leur éclat et leur dureté, les montagnes par leurs masses et leur isolement agissent sur les âmes neuves avec une puissance que nous ne concevons plus dans l'état d'une civilisation avancée. Ce culte de pierres une fois établi se conserve près de l'exercice d'autres cultes plus modernes et ce qui était d'abord l'objet d'un hommage religieux, devient l'objet d'une confiance superstitieuse. Des pierres divines se transforment en amulettes qui préservent de tous les maux de l'âme et du corps. Quoique cinq cents lieues de distance séparent les rives de l'Amazone et de l'Orénoque du plateau mexicain, quoique l'histoire ne rapporte aucun fait qui lie les peuples sauvages de la Guyane aux peuples civilisés d'Anahuac, le moine Bernard de Sahagun trouva, au commencement de la conquête, conservées à Cholula comme reliques, des pierres vertes qui avaient appartenu à Quetzalcohuatl.²³ Ce personnage mystérieux est le Budha des Mexicains : il parut du temps des Toltèques, fonda les premières congrégations religieuses et établit un gouvernement semblable à celui de Meroé et du Japon.

L'histoire du jade ou des pierres vertes de la Guyane est intimement liée à celle de ces femmes belliqueuses que les voyageurs du seizième siècle ont nommées les Amazones du Nouveau-Monde. M. de La Condamine a rapporté beaucoup de témoignages en faveur de cette tradition. On m'a souvent demandé à Paris, depuis mon retour de l'Orénoque et de la rivière des Amazones, si je partageais l'opinion de ce savant, ou si je croyais comme plusieurs de ses contemporains qu'il n'avait entrepris la défense des *Cougnantainsecouïma*, de ces femmes indépendantes qui recevaient les hommes dans leur société pendant le seul mois d'avril, que pour captiver dans une séance publique de l'Académie, la bienveillance d'un auditoire un peu avide de choses nouvelles. C'est ici le lieu de m'énoncer avec franchise sur une tradition qui a une physionomie si romanesque : j'y suis engagé d'autant plus que M. de La Condamine affirme que les Amazones du Rio Cayame²⁴ ont traversé le Maragnon pour s'établir sur le Rio Negro. Le goût du merveilleux et le désir d'orner les descriptions du Nouveau-Continent de quelques traits tirés de l'antiquité classique, ont sans doute contribué à donner une grande importance aux premiers récits d'Orellana. En lisant les ouvrages de Vespucci,

23 - Rech. sur les monuments, Tom. II, p. 387.

24 - Fray Pedro Simon, p. 480. La Condamine, *Voyage à l'Amazone*, p. 101, 113 et 140. Cayley, *Life of sir Walter Raleigh*, Tom. I, p. 169. Gili, Tom. I, p. 145-154. Orellana, arrivant au Maragnon par le Rio Coca et le Napo, combattit les Amazones à ce qu'il paraît, entre l'embouchure du Rio Negro et celle du Xingu. M. de La Condamine prétend quelles ont passé au dix-septième siècle, le Maragnon entre Tefe et l'embouchure du Rio Puruz, près du Cano Cuchivara qui est un bras occidental du Puruz. Ces femmes venaient alors des rives du Rio Cayame ou Cayambe, par conséquent du pays inconnu qui s'étend au sud du Maragnon, entre l'Ucayale et le Madeira. Raleigh les place aussi au sud du Maragnon mais dans la province des Topayos et sur la rivière du même nom. Il les dit « riches en vaisselle d'or qu'elles avaient acquise en échange contre ces fameuses pierres vertes ou piedras hijadas » (Raleigh veut dire sans doute piedras del jagato, pierres qui guérissent les maladies du foie). Il est assez remarquable que, 148 ans plus tard, M. de La Condamine trouva encore « en plus grand nombre que partout ailleurs, chez les Indiens qui habitent l'embouchure du Rio Topayos, ces pierres vertes (pierres divines) qui ne diffèrent ni en couleur ni en dureté du jade oriental. Les Indiens disaient qu'ils avaient hérité de leurs pères ces pierres qui guérissent de la colique néphrétique et de l'épilepsie et que ceux-ci les avaient eues des femmes sans mari ». Voilà ce qui regarde les Amazones au sud du Maragnon ; au nord de ce fleuve on les place (selon différentes traditions recueillies à Cayenne, au Grand-Para et sur l'Orénoque), 1 - à l'ouest des grands rapides de l'Oyapoc, au-delà des Indiens Amicouanes (à longues oreilles, Orejones et Orellados) ; 2 - à l'ouest des sources du Rio Irijo ou Arijio qui débouche dans l'Amazone un peu au sud du Rio Araguay ; 3 - près des sources du Cuchivero qui se jette dans l'Orénoque entre Cabruta et Alta Gracia. Les deux premières indications conduisent à peu près vis-à-vis de la région que dans la vallée du Bas-Maragnon l'on a dit être habitée par les Amazones. La ressemblance entre les noms de Cuchivaro (affluent de Maragnon, près duquel les Amazones passèrent le grand fleuve et de Cuchivero (affluent de l'Orénoque) n'est pas accidentelle) d'après le père Gili. Ce missionnaire paraît croire que les Aikeam-benano qui descendent des Amazones du Maragnon, ont donné à leur nouvelle demeure la dénomination de l'ancienne. Je doute de ce fait et de toute cette généalogie.

de Ferdinand Colomb, de Geraldini, d'Oviedo et de Pierre Martyr d'Anghieri, on reconnaît cette tendance des écrivains du seizième siècle à trouver, chez des peuples nouvellement découverts, tout ce que les Grecs nous ont appris sur le premier âge du monde et sur les mœurs des barbares Scythes et Africains. Conduits par ces voyageurs dans un autre hémisphère, nous croyons parcourir les temps passés ; car les hordes de l'Amérique, dans leur simplicité primitive offrent à l'Europe « une espèce d'antiquité dont nous sommes presque contemporains ». Ce qui n'était alors qu'un ornement de style et un plaisir de l'esprit est devenu de nos jours le sujet de graves discussions. Dans un mémoire publié à la Louisiane, on a expliqué toute la fable grecque, sans en exclure les Amazones, par la connaissance des localités du lac de Nicaragua et de quelques autres sites américains !

Si Oviedo, en adressant ses lettres au cardinal Bembo, croyait devoir flatter les goûts d'un homme si familier avec l'étude de l'antiquité, le navigateur Sir Walter Raleigh avait un but moins poétique.²⁵ Il voulait fixer l'attention de la reine Élisabeth sur le grand Empire de la Guyane dont il proposait la conquête à son gouvernement. Il donna la description du lever de ce roi doré (*el dorado*²⁶) auquel ses chambellans, armés de longues sarbacanes soufflaient tous les matins de la poudre d'or sur le corps, après l'avoir couvert d'huiles aromatiques : mais rien ne devait frapper davantage l'imagination de la reine Élisabeth que la république belliqueuse des femmes sans mari qui résistaient aux héros castillans. J'indique les motifs qui ont porté à l'exagération les écrivains qui ont donné le plus de réputation aux Amazones de l'Amérique ; mais ces motifs je le pense, ne suffisent pas pour rejeter entièrement une tradition répandue chez divers peuples qui n'ont aucune communication entre eux.

Les témoignages recueillis par M. de La Condamine sont très remarquables ; il les a publiés dans le plus grand détail et j'aime à ajouter que si ce voyageur a passé en France et en Angleterre pour l'homme dont la curiosité était la plus constamment active, il est considéré à Quito dans le pays qu'il a décrit, comme l'homme le plus sincère et le plus véridique. Trente ans après M. de La Condamine, un astronome portugais qui a parcouru l'Amazone et les affluents qui s'y jettent du côté du nord, M. Ribeiro, a confirmé sur les lieux tout ce que le savant français avait avancé. Il a trouvé ces mêmes traditions parmi les Indiens ; il les a recueillies avec d'autant plus d'impartialité qu'il ne croit pas lui-même aux Amazones comme ayant formé une peuplade séparée. Ne sachant aucune des langues qu'on parle à l'Orénoque et au Rio Negro, je n'ai pu rien apprendre de certain sur ces traditions populaires des femmes sans mari et sur l'origine des pierres vertes qu'on y croit intimement liée. Je rappellerai cependant un témoignage moderne qui ne laisse pas d'avoir quelque poids, celui du père Gili. « En demandant, dit ce missionnaire instruit, à un Indien Quaqua, quelles nations habitaient le Rio Cuchivero, il me nomma les Achirigotos, les Pajuros et les Aikeam-benanos. Sachant bien la langue tamanaque, je compris de suite le sens de ce dernier mot qui est un mot composé et qui signifie femmes vivant seules. L'Indien confirma mon observation, et raconta que les Aikeam-benanos²⁷ étaient une réunion de femmes qui fabriquent de longues sarbacanes et d'autres instruments de guerre. Elles n'admettent dans leur société qu'une seule fois par an les hommes de la nation voi-

25 - C'est l'opinion de M. Southey. (*Hist. of Brasil*, Tom. I, p. 608 et 653). Voyez aussi *Cayley's Life of Raleigh*, Tom. I, p. 163, 198 et 226.

26 - Le mot dorado n'est pas celui d'un pays ; il signifie simplement le doré, *el rey dorado*.

27 - En italien, Acchirecotti, Pajuri et Aicheam-benano.

sine des Vokearos, qu'elles renvoient avec des cadeaux de sarbacanes. Tous les enfants mâles qui naissent dans cette horde de femmes, sont tués en bas âge ». Cette histoire est comme calquée sur les traditions qui circulent parmi les Indiens du Maragnon et parmi les Caribes ; cependant l'Indien Quaqua dont parle le père Gili, ignorait le castillan ; il n'avait jamais eu de communication avec des hommes blancs et ne savait certainement pas qu'au sud de l'Orénoque, il existe un autre fleuve qu'on appelle le fleuve des Aikeam-benanos ou des Amazones.

Que faut-il conclure de ce récit de l'ancien missionnaire de l'Encaramada ? Non qu'il y a des Amazones sur les rives du Cuchivero, mais que dans différentes parties de l'Amérique, des femmes, lassées de l'état d'esclavage dans lequel elles sont tenues par les hommes, se sont réunies, comme les Nègres fugitifs, dans un palenque ; que le désir de conserver leur indépendance les a rendues guerrières qu'elles ont reçu de quelque horde voisine et amie des visites, peut-être un peu moins méthodiquement que ne le dit la tradition. Il suffit que cette société de femmes ait acquis quelque force dans une des parties de la Guyane pour que des événements très simples, qui ont pu se répéter en différents lieux, aient été dépeints d'une manière uniforme et exagérée. C'est le propre des traditions ; et si l'émeute extraordinaire d'esclaves dont j'ai parlé plus haut²⁸ avait eu lieu non près des côtes de Venezuela, mais au milieu du continent, un peuple crédule aurait vu dans chaque palenque de Nègres marrons la cour du roi Miguel, son conseil d'État et l'évêque nègre de Buria. Les Caribes de la Terre-Ferme communiquaient avec ceux des îles et c'est par cette voie sans doute que les traditions du Maragnon et de l'Orénoque se sont propagées vers le nord. Avant la navigation d'Orellana, Christophe Colomb croyait déjà avoir trouvé des Amazones dans les Antilles. On racontait à ce grand homme que la petite île Madanino (Montserrate) était habitée par des femmes guerrières qui vivaient la majeure partie de l'année, éloignées du commerce des hommes.²⁹ D'autres fois aussi les conquistadores prirent pour des républiques d'Amazones des femmes qui défendaient leurs cabanes³⁰ dans l'absence de leurs maris et, ce qui est une erreur moins excusable, ces congrégations religieuses, ces couvents³¹ de vierges mexicaines qui, loin de recevoir dans aucune saison de l'année des hommes dans leur société, vivaient selon la règle austère de Quetzal-cohuatl. Telle était la disposition des esprits, que, dans cette longue série de voyageurs qui se pressaient dans leurs découvertes et dans le récit des merveilles du Nouveau-Monde, chacun voulait avoir vu ce que ses prédécesseurs avaient annoncé.

Nous passâmes trois nuits à San Carlos del Rio Negro. Je compte les nuits, car j'en veillai la majeure partie, dans l'espoir de saisir le moment du passage d'une étoile par le méridien. Pour n'avoir aucun reproche à me faire, je tenais toujours les instruments disposés pour l'observation. Je ne pus pas même obtenir de doubles hauteurs pour conclure la latitude par la méthode de Douwes. Quel contraste entre deux parties d'une même zone, entre le ciel de Cumana où l'air est constamment pur comme en Perse et en Arabie, et ce ciel du Rio Negro voilé comme celui des îles Feroe, sans Soleil, sans Lune et sans étoiles. La peine que j'éprouvai en quittant le fortin de San Carlos fut d'autant plus vive que je ne pouvais espérer alors d'obtenir, tout près de ce

28 - Tom. V.

29 - *Petr.-Martyr*, p. 17. *Hakluyt's Collect.* (Lond., 1812), p.334. Grynceus, p. 69.

30 - *Fray Pedro Simon*, Not. 6, cap. 26.

31 - Un de ces couvents était près de Cozumel sur une île (Grynceus, p. 500).

lieu, une bonne observation de latitude.³² J'ai trouvé l'inclinaison de l'aiguille aimantée à San Carlos, de 22° 60 div. cent. La force magnétique était exprimée par 216 oscillations en 10' de temps. Comme les parallèles magnétiques se relèvent à l'ouest et que j'ai retrouvé sur le dos des Cordillères, entre Santa-Fe de Bogota et Popayan, les mêmes inclinaisons observées dans le Haut-Orénoque et le Rio Negro, ces observations sont devenues d'une grande importance pour la théorie des lignes d'égale intensité ou lignes isodynamiques.³³ Le nombre des oscillations est le même à Javita et à Quito et cependant l'inclinaison magnétique est dans le premier de ces deux endroits, 26,40° ; dans le second, 14,85°. La force sous l'équateur magnétique (au Pérou) étant exprimée par l'unité, on trouve l'intensité des forces à Cumana = 1,1779 ; à Carichana = 1,1575 ; à Javita = 1,0675 à San Carlos = 1,0480. Tel est le décroissement des forces du nord au sud, sur 8° de latitude, entre les 66,5° et 69° de longitude à l'ouest de Paris. J'énonce tout exprès la différence des méridiens car, en soumettant mes observations isodynamiques³⁴ à de nouvelles recherches, un géomètre profondément versé dans l'étude du magnétisme terrestre, M. Hansteen, a découvert que l'intensité des forces varie sur un même parallèle magnétique, d'après des lois très constantes, et que la connaissance de ces lois fait disparaître une grande partie des anomalies que ce phénomène semblait présenter. Il est certain en général, comme je l'ai conclu de l'ensemble de mes observations, que l'intensité des forces augmente de l'équateur magnétique au pôle ;³⁵ mais la rapidité de cet accroissement paraît varier sous différents méridiens. Lorsque deux endroits ont la même inclinaison, la force est la plus grande à l'ouest du méridien qui traverse le centre de l'Amérique méridionale ; elle diminue sur le même parallèle à l'est, vers l'Europe. Dans l'hémisphère austral elle semble atteindre son minimum sur les côtes orientales de l'Afrique ; puis elle augmente de nouveau sur un même parallèle magnétique, jusque vers la Nouvelle-Hollande. J'ai trouvé l'intensité des forces à Mexico, presque aussi grande qu'à Paris et cependant la différence des inclinaisons est de plus de 31° cent.³⁶ Mon aiguille qui oscillait sous l'équateur magnétique (au Pérou) 211 fois, n'aurait oscillé sous le même équateur, dans le méridien des îles Philippines, au plus que 202 ou 203 fois. Cette différence frappante résulte de la comparaison de mes observations d'intensité faites à Sainte-Croix de Ténériffe avec celles que M. de Rosset³⁷ y a recueillies sept années auparavant.

Les observations magnétiques faites sur les bords du Rio Negro sont de toutes celles que nous connaissons dans l'intérieur d'un grand continent, les plus rapprochées de l'équateur magnétique. Elles ont servi par conséquent à déterminer³⁸ la position de

32 - Cinq hauteurs du Soleil prises le 8 mai (les seules que j'aie pu obtenir) m'ont donné, d'après le garde-temps pour la longitude de San Carlos, 69° 58' 39". L'erreur de la carte de La Cruz et de celles qui l'ont copiée était donc de près de 2°. On déplaçait toute cette partie de l'Amérique vers l'est. (Voyez mes *Observ. astr.*, Vol. I, p. 238).

33 - Voyez le grand ouvrage de M. Hansteen, qui a paru en Norvège sous le titre *Ueber den Magnetismus der Erde*, 1819, p. 14 et 66-77.

34 - *Journal de Physique*, Tom. LIX, p. 287.

35 - Depuis le point où l'équateur magnétique traverse le Pérou jusqu'à Paris = 1 : 1,3705. (*Obs. astr.*, Tom. I, *Mémoires d'Arcueil*, Tom. I, p. 21).

36 - Mexico (lat. 19° 25' 45", long. 101° 25' 30"). Incl. 46,85. Intensité des forces 242. Paris (lat. 48° 50' 15", long. 0° 0'). Incl., en 1798, de 77,62". Intensité 245.

37 - Mon aiguille oscillait à Ténériffe 238 fois ; celle de M. de Rosset 288 fois. La première aurait donc fait à Brest, en la réduisant aux observations de M. de Rosset, 245 oscillations. C'est exactement le nombre qu'elle a donné à Paris et ce nombre confirme l'exactitude de la comparaison. (Hansteen, p. 70 et 72).

38 - M. Hansteen, l'équateur magnétique dans la longitude de San Carlos del Rio Negro (69° 58' à l'ouest de Paris), par les 98° 1/2 de lat. austr. M. Orlet, dans un intéressant travail présenté récemment à l'Académie des sciences, fait passer la ligne sans inclinaison par 7° 44' de lat. austr. M. Biot donne à San Carlos 10° 13' 14" de latitude magnétique.

cet équateur que j'ai traversé plus à l'ouest sur la crête des Andes, entre Micuipampa et Caxamarca, par les 7° degrés de latitude australe. Le parallèle magnétique de San Carlos (celui de 22° 60 cent.) passe par Popayan et dans la Mer du Sud par un point (à 3° 12' de lat. bor. et 89° 36' de long. oc.) où j'ai eu le bonheur de pouvoir observer par un temps très calme.³⁹

Le 10 mai. Notre pirogue avait été chargée pendant la nuit : nous nous embarquâmes un peu avant le lever du Soleil pour remonter le Rio Negro jusqu'à l'embouchure du Cassiquiare et pour nous livrer à des recherches sur le véritable cours de cette rivière qui unit l'Orénoque à l'Amazone. La matinée était belle mais à mesure que la chaleur augmentait, le ciel commençait à se voiler. L'air est tellement saturé d'eau dans ces forêts, que les vapeurs vésiculaires deviennent visibles par le moindre accroissement de l'évaporation à la surface de la Terre. Comme la brise ne se fait jamais sentir, les couches humides ne sont point remplacées et renouvelées par un air plus sec. Cet aspect d'un ciel couvert nous attristait chaque jour davantage. M. Bonpland perdait, par l'excès de l'humidité, les plantes qu'il avait recueillies : de mon côté je craignais de retrouver dans la vallée du Cassiquiare les brumes du Rio Negro. Depuis un demi-siècle, personne dans ces missions ne doutait plus de la communication qui existe entre deux grands systèmes de rivières ; le but important de notre navigation se réduisait donc à fixer par des observations astronomiques, le cours du Cassiquiare, surtout le point de son entrée dans le Rio Negro et celui de la bifurcation de l'Orénoque. Sans la vue du Soleil et des étoiles, ce but était manqué et nous nous étions exposés inutilement à des privations longues et pénibles. Nos compagnons de voyage auraient voulu retourner par le chemin le plus court, celui du Pimichin et des petites rivières ; mais M. Bonpland préférait, comme moi, de persister dans le plan du voyage que nous nous étions tracé en franchissant les Grandes Cataractes. Nous avions déjà fait en canot, depuis San Fernando de Apure à San Carlos (sur le Rio Apure, l'Orénoque, l'Atabapo, le Temi, le Tuamini et le Rio Negro), 180 lieues. En rentrant dans l'Orénoque par le Cassiquiare, nous devons encore naviguer, de San Carlos à l'Angostura, 20 lieues. Dans ce chemin, nous avons à lutter pendant dix jours contre les courants ; tout le reste devait se faire en descendant l'Orénoque. Il aurait été blâmable de nous laisser décourager par la crainte d'un ciel obscur et par les mosquitos du Cassiquiare. Notre pilote indien qui avait été récemment à Mandavaca, nous promettait le Soleil et « ces grandes étoiles qui mangent les nuages » dès que nous serions sortis des eaux noires du Guaviare. Nous exécutâmes donc notre premier projet de retourner à San Fernando de Atabapo par le Cassiquiare et, heureusement pour nos recherches, la prédiction de l'Indien ne se trouva point en défaut. Les eaux blanches nous amenèrent peu à peu un ciel plus serein, des étoiles, des mosquitos et des crocodiles.

Nous passâmes entre les îles Zaruma et Mini ou Mibita, couvertes d'une épaisse végétation et, après avoir remonté les rapides de la *Piedra de Unumane*, nous entrâmes à 8 milles de distance du fortin de San Carlos, dans le Rio Cassiquiare. La Piedra, ou le rocher granitique qui forme la petite cataracte, attira notre attention par le grand nombre de filons de quartz qui la traversent. Ces filons avaient plusieurs pouces de

39 - Popayan (lat. 2° 26' 17" bor. ; long. 78° 59'). Incl. 23,05° cent. Mer du Sud (le point désigné dans le texte). Incl. 22,80° cent. Mais le parallèle isodynamique de San Carlos, c'est-à-dire la ligne d'égalité d'intensité passe au sud de ces deux endroits.

large et prouvaient par leurs masses qu'ils étaient d'ancienneté et de formation très différentes. Je vis distinctement que partout où ils se croisaient, les filons renfermant du mica et du schôrl noir traversaient et jetaient hors de leur direction ceux qui ne contenaient que du quartz blanc et du feldspath. D'après la théorie de Werner, les filons noirs étaient par conséquent d'une formation plus récente que les filons blancs. Élève de l'école de Freiberg, je devais m'arrêter avec quelque satisfaction au rocher d'Uinumane pour observer près de l'équateur, des phénomènes que j'avais vus si souvent dans les montagnes de ma patrie. La théorie qui considère les filons comme des fentes remplies de diverses substances par le haut, me sourit aujourd'hui, je l'avoue, un peu moins qu'elle ne le fit alors mais ces modes d'intersection et de rejet, observés dans les veines pierreuses et métalliques, n'en méritent pas moins l'attention des voyageurs comme un des phénomènes de géologie les plus généraux et les plus constants. À l'est de Javita, tout le long du Cassiquiare et surtout dans les montagnes de Duida, le nombre des filons augmente dans le granite. Ces filons sont remplis de druses et leur fréquence semble indiquer que le granite de ces contrées n'est pas d'une formation très ancienne.

Nous trouvâmes quelques Lichens sur le rocher Uinumane vis-à-vis l'île Chamanare, au bord des rapides et, comme le Cassiquiare près de son embouchure tourne brusquement de l'est au sud-ouest, nous y vîmes pour la première fois ce bras majestueux de l'Orénoque dans toute sa largeur. Il ressemble assez par l'aspect général du paysage, au Rio Negro. Comme dans le bassin de celui-ci, les arbres de la forêt avancent jusqu'au rivage et y forment un taillis épais ; mais le Cassiquiare a les eaux blanches et change plus souvent de direction. Près des rapides d'Uinumane, sa largeur surpasse presque celle du Rio Negro et, jusqu'au-dessus de Vasiva, je l'ai trouvée partout de 200 à 280 toises (= 390 à 546 m). Avant de passer l'île de Garigave, nous aperçûmes au nord-est, presque à l'horizon, une colline à sommet hémisphérique. C'est la forme qui sous toutes les zones, caractérise les montagnes de granite. Comme sans cesse on est entouré de vastes plaines, les rochers et les collines isolés fixent l'intérêt du voyageur. Des montagnes continues ne se trouvent que plus à l'est, vers les sources du Pacimoni, du Siapa et du Mavaca. Arrivés au sud du Raudal de Caravine, nous aperçûmes que le Cassiquiare par la sinuosité de son cours, se rapproche de nouveau de San Carlos. Il n'y a du fortin à la mission de San Francisco Solano où nous couchâmes, que deux lieues et demie par le chemin de terre : on en compte 7 à 8 par la rivière. Je passai une partie de la nuit en plein air dans la vaine attente des étoiles. L'air était brumeux malgré les *aguas blancas* qui devaient nous conduire sous un ciel constamment étoilé.

La mission de San Francisco Solano située sur la rive gauche du Cassiquiare, a été ainsi nommée en l'honneur d'un des chefs de l'*expédition des limites*, Don Joseph Solano, dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois dans cet ouvrage. Cet officier instruit n'a jamais dépassé le village de San Fernando de Atabapo ; il n'a vu ni les eaux du Rio Negro et du Cassiquiare, ni celles de l'Orénoque à l'est de l'embouchure du Guaviare. C'est par une erreur, fondée sur l'ignorance de la langue espagnole, que des géographes ont cru trouver dans la célèbre carte de La Cruz Olmedilla la trace d'une route de 400 lieues de long, par laquelle on prétend que Don Joseph Solano est parvenu aux sources de l'Orénoque, au lac Parime ou mer Blanche, aux rives du Cababury et de l'Uteta. La mission de San Francisco a été fondée, comme la plupart des établissements chrétiens au sud des Grandes-Cataractes de l'Orénoque, non par les

moins mais par l'autorité militaire. Lors de l'expédition des limites, des villages furent construits à mesure qu'un *subteniente* ou un caporal avançait avec sa troupe. Une partie des indigènes, pour conserver leur indépendance, se retirèrent sans combattre ; d'autres dont on avait gagné les chefs les plus puissants,⁴⁰ s'agrégèrent aux missions. Là où il n'y avait pas d'église on se contentait d'élever une grande croix de bois rouge et de construire à côté de la croix une *casa fuerte*, c'est-à-dire une maison dont les parois étaient formées de grosses poutres appuyées horizontalement les unes sur les autres. Cette maison avait deux étages ; dans le haut étaient placés deux pierriers ou canons de petit calibre ; au rez-de-chaussée vivaient deux soldats servis par une famille indienne. Ceux des indigènes avec lesquels on était en paix établissaient leurs cultures autour de la *casa fuerte*. Les soldats les réunissaient au son du cor ou d'un botuto de terre cuite lorsqu'on redoutait l'attaque de quelque ennemi. C'est ainsi qu'étaient les prétendus dix-neuf établissements chrétiens fondés par Don Antonio Santos dans le chemin de l'Esmeralda à l'Everato. Des postes militaires, qui n'avaient aucune influence sur la civilisation des indigènes, figuraient sur les cartes et dans les ouvrages des missionnaires, comme des villages (*pueblos*) et des *redicciones apostolicas*.⁴¹ La prépondérance militaire s'est soutenue sur les rives de l'Orénoque jusqu'en 1785 où a commencé le régime des religieux de Saint-François. Le peu de missions fondées ou plutôt rétablies depuis cette époque sont dues aux pères de l'Observance car aujourd'hui les soldats répartis dans les missions, sont dépendants des missionnaires ou du moins censés l'être d'après les prétentions de la hiérarchie ecclésiastique.

Les Indiens que nous trouvâmes à San Francisco Solano étaient de deux nations : des Pacimonaes et des Cheruvichahenas. Comme les derniers descendent d'une tribu considérable fixée sur le Rio Tomo près des Manivas du Haut-Guainia, je tâchai de tirer d'eux quelques notions sur le cours supérieur et les sources du Rio Negro ; mais l'interprète que j'employais ne pouvait leur faire comprendre le sens de mes questions. Ils répètent seulement jusqu'à satiété que les sources du Rio Negro et de l'Inirida étaient rapprochées « comme deux doigts de la main ». Dans une de ces cabanes des Pacimonaes, nous fîmes l'acquisition de deux beaux et grands oiseaux, d'un Toucan (*Piapoco*⁴²), voisin du *Ramplastos erythrorynchos*, et de l'*Ana*, espèce d'*Ara* de 17 pouces de long, ayant tout le corps couleur de pourpre comme le *P. Macao*. Nous avions déjà dans notre pirogue sept perroquets, deux coqs de roche (*Pipra*), un *Motmot*, deux *Guans* ou *Pavas de monte*, deux *Manaviris* (*Cercoleptes* ou *Viverra caudivoluta*) et huit singes ; savoir deux *Atèles*,⁴³ deux *Titis*,⁴⁴ une *Viudita*,⁴⁵ deux *Douroucoulis* ou singes nocturnes⁴⁶ et le *Cacajao* à courte queue.⁴⁷ Aussi le père Zea se plaignait-il tout bas de voir augmenter journellement cette ménagerie ambulante. Le Toucan a les mœurs et l'intelligence du corbeau, c'est un animal courageux et facile à apprivoiser. Son bec long et fort, lui sert à se défendre de loin. Il se rend le maître de la maison, vole tout ce qu'il peut atteindre, aime à se baigner souvent et à pêcher au bord de la rivière. L'individu que nous avions acheté était très jeune, cependant il se plaisait pendant toute la navigation à harceler les *Cusicusis* ou singes de

40 - Dans le Cassiquiare, c'étaient le capitaine Mara, chef des Maisanas, et Imù, chef d'une branche des Marepizanas.

41 - Voyez la *Corografía del Padre Cautin*, p. 77, et la *carte des missions de l'Orénoque* par Surville, 1778.

42 - *Kiapoco* ou *Aviapoco*.

43 - *Marimonda* des Grandes-Cataractes, *Simia Belzebuth*, Brisson.

44 - *Simia sicurea*, le *Saimiri* de Buffon. (Voyez mon *Rec. d'Observ. de Zoologie*, Tom. I, p. 327, 334, 353 et 357.)

45 - *Simia lugens*. (L. c., p. 319.)

46 - *Cusicus* ou *Simia trivirgata*. (L. c., p. 307 et 358.) C'est l'*Aotus* d'Illiger.

47 - *Simia melanocephala*, *Mono feo*. (L. c., p. 317). Ces trois dernières espèces sont nouvelles.

nuit qui sont tristes et colères. Je n'ai pas vu que le Toucan soit forcé par la structure de son bec, comme on le rapporte dans quelques ouvrages d'histoire naturelle, d'avaler sa nourriture en la jetant en l'air. Il la relève il est vrai, assez difficilement de terre mais, l'ayant une fois saisie de la pointe de son énorme bec, il n'a qu'à le relever, en jetant la tête en arrière et à le tenir perpendiculairement aussi longtemps qu'il avale. L'oiseau fait des gestes extraordinaires lorsqu'il s'apprête à boire. Les moines disent qu'il fait le signe de la croix sur l'eau et cette croyance populaire a valu au Toucan de la part des Créoles, le nom bizarre de *Dios-tede* (Dieu te le rende).

La plupart de nos animaux étaient renfermés dans de petites cages d'osier, d'autres parcouraient librement toutes les parties de notre pirogue. À l'approche de la pluie, les Aras poussaient des cris épouvantables, le Toucan voulut gagner le rivage pour pêcher, les petits singes Titis cherchaient le père Zea pour s'abriter dans les manches un peu larges de son habit de Saint-François. Ces scènes se répétaient souvent et nous faisaient oublier le tourment des mosquitos. De nuit, au bivouac, on plaçait au centre un caisson fait en cuir (*petaca*), renfermant nos provisions, puis les instruments et les cages des animaux ; tout à l'entour étaient suspendus nos hamacs et plus loin ceux des Indiens. Le cercle extérieur était formé par les feux qu'on allume pour se garantir des Jaguars de la forêt. Telle était la disposition de notre bivouac sur les rives du Cassiquiare. Les Indiens nous parlèrent souvent d'un petit animal nocturne, à nez allongé qui surprend les jeunes perroquets dans leur nid et se sert des mains pour manger à la manière des singes et des Manaviris ou Kinkajous. Ils l'appelaient *Guachi*. C'est sans doute un Coati, peut-être le *Viverra nasua* que j'ai eu occasion de voir sauvage au Mexique, mais non dans la partie de l'Amérique méridionale que j'ai parcourue. Les missionnaires défendent gravement aux indigènes de manger la chair du *Guachi*, à laquelle, d'après des idées superstitieuses très répandues, ils attribuent ces mêmes qualités stimulantes que les Orientaux recherchent dans les Scinques⁴⁸ et les Américains dans la chair des Caymans.

Le 11 mai. Nous partîmes assez tard de la mission de San Francisco Solano pour ne faire qu'une petite journée. La couche uniforme de vapeurs commençait à se partager en nuages à contours distincts. Il y avait un peu de vent d'est dans les hautes régions de l'air. À ces signes nous reconnûmes un changement prochain de temps et nous ne voulûmes pas nous éloigner de l'embouchure du Cassiquiare, dans l'espoir d'observer, pendant la nuit suivante, le passage de quelque étoile par le méridien. Nous découvrimus au sud le Cano Daquiapo, au nord le Guachaparu et, quelques milles plus loin, les rapides de Cananivacari. La vitesse du courant étant de 6,3 pieds par seconde, nous eûmes à lutter contre des vagues qui formaient un clapotis assez fort dans le Raudal. Nous mîmes pied à terre et M. Bonpland découvrit, à quelques pas du rivage, un Almendron,⁴⁹ ou magnifique tronc de *Bertholletia excelsa*. Les Indiens nous assuraient qu'on ignorait, à San Francisco Solano, à Vasiva et à l'Esmeralda, l'existence de ce précieux végétal sur les rives du Cassiquiare. Ils ne croyaient pas que l'arbre qui avait plus de 60 pieds de haut, eût été semé accidentellement par quelque voyageur. On sait par les expériences faites à San Carlos, combien il est rare qu'on réussisse à faire germer le *Bertholletia*, à cause de son péricarpe ligneux et de l'huile si facile à

48 - *Lacerta scincus*, L.

49 - *Juvita*.

rancir que renferme son amande. Peut-être ce tronc annonçait-il l'existence de quelque forêt de *Bertholletia* dans l'intérieur des terres à l'est et au nord-est. Nous savons du moins avec certitude que ce bel arbre est sauvage sur le parallèle de 5° dans les Cerros de Guanaya. Les plantes qui vivent en société ont rarement des limites tranchées et il arrive qu'avant de parvenir à un Palmar ou à un Pinal,⁵⁰ on trouve des palmiers ou des pins isolés. C'est comme des colons qui se sont avancés au milieu d'un pays peuplé de végétaux différents.

À quatre milles de distance des rapides de Cunanivacari, s'élèvent, au milieu des plaines, des rochers qui ont les formes les plus bizarres. On voit d'abord un mur étroit de 80 pieds de haut et coupé à pic ; puis, à l'extrémité méridionale de ce mur, paraissent deux tourelles dont les assises de granite sont à peu près horizontales. L'agroupement des rochers de Guanari est tellement symétrique, qu'on les prendrait pour les ruines d'un ancien édifice. Sont-ce les restes d'îlots au milieu d'une mer intérieure qui couvrait les terrains entièrement unis entre la Sierra Parime et les monts Parecis,⁵¹ ou ces murailles de rochers et ces tourelles de granite ont-elles été soulevées par les forces élastiques qui agissent encore dans l'intérieur de notre planète ? Il est permis de rêver un peu sur l'origine des montagnes lorsqu'on a vu⁵² la disposition des volcans mexicains et des cimes de trachytes sur une crevasse prolongée, lorsque, dans les Andes de l'Amérique méridionale, on a trouvé alignées dans un même chaînon les roches primitives et volcaniques et qu'on se rappelle de cette île de 5 milles de circonférence et d'une hauteur extraordinaire, qui est sortie de nos jours, près d'Unalashka, du fond de l'Océan.

Les rives du Cassiquiare sont embellies par le palmier *Chiriva* à feuilles pennées et argentées en dessous. Le reste de la forêt n'offre que des arbres à grandes feuilles coriaces, lustrés et non dentelées. Cette physionomie particulière⁵³ de la végétation du Guainia, du Tuamini et du Cassiquiare est due à la prépondérance qu'acquière dans les régions équatoriales, les familles des Guttifères, des Sapotilliers et des Laurinées. Comme la sérénité du ciel nous promettait une belle nuit, nous résolûmes d'établir notre bivouac dès les 5 heures du soir, près de la Piedra de Culimacari, rocher granitique et isolé comme tous ceux que je viens de décrire entre l'Atabapo et le Cassiquiare. Le relèvement des sinuosités de la rivière nous faisait connaître que ce rocher est à peu près dans le parallèle de la mission de San Francisco Solano. Dans ces pays déserts où l'homme n'a laissé jusqu'ici que des traces fugitives de son existence, j'ai tâché constamment d'observer près de l'embouchure d'une rivière ou au pied d'un rocher reconnaissable par sa forme. Il n'y a que ces points immuables par leur nature, qui peuvent servir de base aux cartes géographiques. J'obtins dans la nuit du 10 au

50 - Deux mots de la langue castillanne qui selon une forme latine désignent des forêts de palmiers (*palmetum*) et de pins (*pinetum*).

51 - Sierra de la Parime ou du Haut-Orénoque ; Sierra (ou Campos) dos Parecis faisant partie des montagnes de Matto Grosso et formant le revers septentrional de la Sierra de Chiquitos. Je nomme ici les deux chaînes de montagnes dirigées de l'est à l'ouest qui bordent les plaines ou bassins du Cassiquiare, du Rio Negro et de l'Amazone, entre les 3°30' de lat. bor. et les 14° de lat. austr.

52 - Voyez Tom. IV et mon *Essai polit. sur la Nouvelle-Espagne*, Tom. I, p. 45, 253. *Langsdorf, Travels*, Tom. II, p. 30, 242 et surtout les faits nouveaux exposés par M. Léopold de Buch dans deux mémoires célèbres sur les cratères de soulèvement et les étonnantes révolutions qu'a subies l'île de Lanzerote depuis 1700 jusqu'en 1736. Les Russes appellent la nouvelle île près d'Unalashka *Gromofsin, enfant du tonnerre*.

53 - Cette physionomie ne nous a bien frappés dans la vaste forêt de la Guyane espagnole, qu'entre 2° et 3° de latitude boréale.

11 mai, une bonne observation⁵⁴ de latitude par alpha de la Croix australe ; la longitude fut déterminée mais avec moins de précision chronométriquement, par les deux belles étoiles qui brillent dans les pieds du Centaure. Cette observation nous a fait connaître à la fois et avec une précision suffisante pour les usages de la géographie, les positions de la bouche du Rio Pacimoni, du fortin de San Carlos et de la jonction du Cassiquiare avec le Rio Negro. Le rocher de Culimacari est très exactement par les 2° 0' 42" de latitude et probablement par les 69° 33' 50" de longitude. J'ai développé dans deux mémoires rédigés en espagnol et adressés, l'un au capitaine général de Caracas, l'autre au ministre secrétaire d'état M. d'Urquijo, ce que ces déterminations astronomiques offraient d'intéressant relativement à la connaissance des limites des colonies portugaises. Du temps de l'expédition de Solano, on plaçait la jonction du Cassiquiare et du Rio Negro à un demi-degré au nord⁵⁵ de l'équateur et quoique la commission des limites ne soit jamais parvenue à un résultat définitif, on a toujours regardé dans les missions, l'équateur comme une limite provisoirement reconnue. Or il résulte de mes observations que San Carlos del Rio Negro⁵⁶ ou, comme on dit fastueusement ici, la forteresse de la frontière, loin d'être placé par 0° 20' de latitude comme l'affirme le père Caulin, ou par les 0° 53' comme le veulent La Cruz et Surville (qui sont les géographes officiels de la *Real Expedicion de limites*) se trouve par 1° 53' 42". L'équateur ne passe donc pas au nord du fortin portugais de San José da Marabitannas comme le marquent⁵⁷ toutes les cartes jusqu'à ce jour, excepté la nouvelle édition de la carte de M. Arrowsmith mais 25 lieues plus au sud, entre San Felipe et l'embouchure du Rio Guape. La carte manuscrite de M. Requena que je possède, prouve que les astronomes portugais avaient reconnu ce fait dès l'année 1783, par conséquent 35 ans avant qu'on ait commencé à l'indiquer sur nos cartes en Europe.

Comme c'était une opinion anciennement reçue dans la Capitainerie générale de Caracas, que l'habile ingénieur Don Gabriel Clavero avait construit le fortin de San Carlos del Rio Negro sous la ligne équinoxiale même et comme près de cette ligne les latitudes observées péchaient, selon M. de La Condamine⁵⁸ par excès vers le sud, j'étais préparé à trouver l'équateur un degré au nord de San Carlos, par conséquent

54 - Toutes les hauteurs partielles ne s'écartent pour la latitude que de 6" à 10" de la moyenne. Voyez mes Obs. Astr. Tom. I, p. 239. Une faute de chiffres dans mon journal a rendu la longitude incertaine à 44" en temps, ou 1/6 de degré près mais les angles horaires pris à San Carlos étant exacts à 3" ou 4" près, nous avons conclu la longitude de Culimacari de celle de Fortin de San Carlos.

55 - La véritable latitude de cette jonction me paraît peu différer de 2° 2'. Sa longitude est de 70°.

56 - M. Faden dans sa carte de l'Amérique méridionale, plaçait aussi San Carlos par 0° 54" de lat. et M. Arrowsmith non dans l'édition de 1811 mais dans la première édition de 1804, faisait passer l'équateur (comme La Cruz) de 1° trop au nord, par l'embouchure de l'Uteta ou Xié. Il ne faut point être surpris que les cartes du Brésil, construites récemment au Dépôt hydrographique de Rio Janeiro, indiquent San Carlos à peu près dans sa véritable position. Il est dit tout exprès, dans un avertissement joint à la carte du Rio Negro de Jose Joaquim Victorio da Costa, Jose Simoens de Carvalho et Manoel de Gama Lobo, que tout ce qui a rapport à la Guyane espagnole est pris de la carte du Voyage de Depons qui a été tracée par M. Poiron d'après mes observations faites sur les lieux. (Voyez mes Obs. astr., Tom. I). Les Portugais avaient d'ailleurs comme je l'ai développé Tom. VII, l'habitude d'étendre leurs frontières vers le nord et peut-être des observations faites aux forts de San Gabriel das Cacheiras et de San Jose da Maribitannas avaient-elles éclairé les astronomes portugais, avant mon voyage, sur la vraie position de San Carlos. La carte de Requena, tracée en 1783 et fondée sur des matériaux portugais, lui assigne 2° 17'. Elle pêche même de 24' vers le nord. Les 235 points dont j'ai fixé la position astronomique par mes propres observations dans l'intérieur des terres, ont été calculés et publiés pour la première fois par M. Oltmanns en 1808 (par conséquent un an avant la publication de mon *Recueil d'Observations astronomiques*), dans un mémoire qui a pour titre *Conspectus long. et lat. per decursum amoniam 1799-1804, in plaga œquinoctiali astronomice observatarum*.

57 - D'Anville seul aurait-il deviné en 1750, que l'équateur passe par le confluent du Rio Uaupe ? Ce géographe l'indique effectivement près d'une rivière à laquelle il donne le nom bizarre de Rio Cachiquirari de Baupes ; mais il place l'embouchure du véritable Cassiquiare par 1° 20' de lat. austr., donc de 3° 22' trop au sud. Tels doivent être les effets d'un tâtonnement qui ne s'appuyait sur aucune observation astronomique à cent lieues à la ronde.

sur les bords du Temi et du Tuamini. Les observations faites à la mission de San Baltasar (le passage de trois étoiles par le méridien) m'avaient déjà fait entrevoir la fausseté de cette hypothèse mais ce n'est que par la latitude de Piedra Culimacari que j'ai appris à connaître la véritable position des frontières. L'île de San Jose, dans le Rio Negro, considérée jusqu'à ce jour comme limite entre les possessions espagnoles et portugaises, est au moins par 1° 38' de latitude boréale et si la commission d'Ituriaga et de Solano était parvenue au but de ses longues négociations, si l'équateur eût été définitivement reconnu par la cour de Lisbonne pour la frontière entre les deux états, six villages portugais et le fortin même de San Jose, placés au nord du Rio Guape, appartiendraient aujourd'hui à la couronne d'Espagne.⁵⁹ Ce que l'on aurait acquis alors grâce à quelques observations astronomiques précises, est plus important que ce que l'on possède aujourd'hui ; mais il faut espérer que deux peuples qui ont jeté les premiers germes de la civilisation sur une immense étendue de l'Amérique méridionale à l'est des Andes, ne renouvelleront pas des querelles de limites sur un terrain de 55 lieues de largeur et sur la possession d'un fleuve dont la navigation doit être libre comme celle de l'Orénoque et de l'Amazone.⁶⁰

Le 12 mai. Satisfaits de nos observations, nous quittâmes le rocher de Culimacari à une heure et demie de la nuit. Le tourment des mosquitos auquel nous étions exposés de nouveau, augmentait à mesure que nous nous éloignions du Rio Negro. Dans la vallée du Cassiquiare il n'y a pas de zancudos (*Culex*) mais les *Simulies* et tous les autres insectes de la famille des *Tipulaires* y sont d'autant plus fréquents et plus venimeux.⁶¹ Comme dans ce climat humide et malsain nous avions encore à passer huit nuits à la belle étoile avant d'atteindre la mission de l'Esmeralda, le pilote était bien aise de diriger notre navigation de manière à ce que nous puissions jouir de l'hospitalité du missionnaire de Mandavaca et de quelque abri dans le village de Vasiva. Nous eûmes beaucoup de peine à remonter contre le courant qui était de 9 pieds et, dans quelques endroits (où je l'ai mesuré avec précision), de 11 pieds 8 pouces par seconde, c'est-à-dire presque de 8 milles par heure. Notre bivouac n'était vraisemblablement pas éloigné de trois lieues en ligne droite de la mission de Mandavaca et,

58 - « On m'assura en arrivant au Para, dit M. de La Condamine, que j'étais précisément sous la ligne, cependant j'y trouvai la lat. austr. De 1° 28'. Cette même latitude d'un endroit où personne n'avait observé, se trouve indiquée par Laet, mais aucun géographe postérieur n'avait suivi cette indication ». (Voyage à l'Amazone, p. 179). Le père Samuel Fritz muni d'un demi-cercle de bois de 3 pouces de rayon, avait assez bien reconnu la latitude du Para, quoiqu'il place en général la rivière des Amazones là où elle s'étend à l'est de l'embouchure du Rio Negro, trop au sud. (Lettres édifiantes, éd. de 1717, Tom. XII, p. 212).

59 - Les missions de San Miguel, Santa Ana, San Felipe, Nossa Senhora da Cuia, San Joam Baptista de Mabbe, San Marcelino et le fort de San Jose da Marabitanas.

60 - J'avais développé ces mêmes idées dans un mémoire adressé en 1800, au chevalier Don Mariano Luis de Urquijo. Quoique la cour fût alors dans la jouissance d'un pouvoir illimité, il m'était permis de m'énoncer avec franchise vis-à-vis d'un ministre qui s'est montré constamment animé d'un noble désir de connaître le véritable état des colonies. Voici les réflexions placées à la fin de mon mémoire sur les limites : « Parece que un monarca que tiene tan dilatadas y vastas colonias, no necesita aumentarlas con un corto terreno en las margenes del Rio Negro; pero es preciso considerar que lo que se ha perdido, vale mas que las quatro misiones de Tomo, Maroa, Davipe y San Carlos. Seria util tambien que se atendiese a sostener los limites al Este, porque al presente los Indios de las misiones Portuguesas (sin ser vistos de la fortaleza de San Carlos), suben por los rios Cabubury, Baria, Pacimoni y Idapa hasta Mavaca y la Esmeralda, mas de 60 leguas detras de los establecimientos Espanoles, buscando en el territorio Espanol la preciosa Zarza que es un ramo de comercio del Grand Para. Aunque no hay probabilidad que por las circunstancias politicas actuales, V.E. pueda atender a estos asuntos, parece siempre util que el gobierno este puntualmente instruido sobre la verdadera situacion de sus limites. Lo que seria lo mas digno de ser obtenido bajo el reynado del Rey Carlos IV, por el medio de mutuas concesiones, seria una libertad entera y reciproca de comercio en estos majestuosos rios, el Orinoco, el Cassiquiare, el Rio Negro y el Maranon. Nada seria mas propio para fomentar la prosperidad de unos paises tan atrasados en el cultivo de las tierras, para sosegar el ardor con el cual los Americanos piden el ejercicio de sus derechos naturales y para disminuir la antipatia que existe desgraciadamente entre dos naciones limitaneas ».

61 - Voyez Tom. VII.

quoique nous n'eussions point à nous plaindre de l'activité de nos rameurs, nous employâmes 14 heures dans ce court trajet.

Vers le lever du Soleil, nous passâmes l'embouchure du Rio Pacimoni. C'est la rivière dont nous avons parlé plus haut⁶² à l'occasion du commerce de la Salsepareille et qui offre (par le Baria) un embranchement si extraordinaire avec le Cababuri. Le Pacimoni naît dans un terrain montueux et du confluent de trois petites rivières⁶³ que les cartes des missionnaires n'indiquent pas. Ses eaux sont noires mais à un moindre degré que celles du lac de Vasiva qui communique aussi avec le Cassiquiare. Entre ces deux affluents venant de l'est, est placée l'embouchure du Rio Idapa dont les eaux sont blanches. Je ne reviendrai plus sur la difficulté d'expliquer cette coexistence de rivières diversement colorées dans un petit espace de terrain ; je ferai observer seulement qu'à l'embouchure du Pacimoni et sur les bords du lac Vasiva, nous avons été de nouveau frappés de la pureté et de l'extrême transparence de ces eaux brunes. Déjà d'anciens voyageurs arabes avaient observé que la branche alpine du Nil qui se réunit au Bahar-el-Abiad près de Halfaja, a les eaux vertes, et sont à tel point transparentes, que l'on distingue les poissons au fond de la rivière.⁶⁴

Avant d'arriver à la mission de Mandavaca, nous passâmes des rapides assez tumultueuses. Le village qui porte aussi le nom de Quirahuena, n'a que 60 naturels. L'état de ces établissements chrétiens est en général si misérable que dans tout le cours du Cassiquiare, sur une longueur de 50 lieues, on ne trouve pas 200 habitants. Aussi les rives de ce fleuve étaient-elles plus peuplées avant l'arrivée des missionnaires. Les Indiens se sont retirés dans les bois vers l'est car les plaines de l'ouest sont à peu près désertes. Les natifs se nourrissent une partie de l'année, de ces grandes fourmis dont j'ai parlé plus haut. Ces insectes sont aussi recherchés ici que le sont dans l'hémisphère austral les araignées de la tribu des Epeires qui font les délices des sauvages de la Nouvelle-Hollande. C'est à Mandavaca que nous trouvâmes ce bon vieux missionnaire qui avait déjà passé « vingt années de moustiques dans les bosques del Cassiquiare » et dont les jambes étaient tellement tigrées par la piqûre des insectes, qu'on avait presque de la peine à reconnaître la blancheur de sa peau. Il nous parla de son isolement et de la triste nécessité dans laquelle il se trouvait souvent de laisser impunis, dans les deux missions de Mandavaca et de Vasiva, les crimes les plus atroces. Il y avait peu d'années que dans le dernier endroit, un alcade indien avait mangé une de ses femmes après l'avoir conduite dans son conuco⁶⁵ et l'avoir bien nourrie pour l'engraisser. L'anthropophagie des peuples de la Guyane n'est jamais causée par le manque de nourriture ni par les superstitions du culte, comme dans les îles de la mer du Sud elle est généralement l'effet de la vengeance du vainqueur et (comme disent les missionnaires) « d'un appétit déréglé ». La victoire sur une horde ennemie est cé-

62 - Voyez plus haut.

63 - Les Rios Guajavaca, Moreje et Cachevaynery.

64 - *Et. Quatremer, Mém. sur l'Égypte*, Tom. II, p.7. Burckhardt, Tr., p.498. Il est bien remarquable que le Nil bleu (*Bahar el azrek*) soit appelé par quelques géographes arabes le Nil vert, et que les poètes persans nomment souvent le ciel vert (*akhzar*) comme le béni bleu (*zark*). On ne peut croire que les peuples de race sémitique confondent dans leurs sensations le vert et le bleu, comme à leur oreille ils confondent quelquefois les voyelles o et u, e et i. Le mot *azrek* est appliqué à toute eau très limpide qui n'est pas laiteuse et *abi-rank* (couleur d'eau) signifie bleu. Abd-Allatif, en parlant de cette branche transparente et verte du Nil qui vient d'un lac situé dans les montagnes au sud-est de Sennaar, attribue déjà la couleur verte de ce lac alpin « à des substances végétales qui abondent dans les eaux stagnantes ». (*Relat. de l'Égypte*, trad. par M. Silvestre de Sacy, p.235). C'est l'explication que j'ai donnée plus haut de ces eaux colorées, faussement appelées *aguas negras*. Partout les eaux les plus limpides et les plus transparentes sont celles qui ne sont pas blanches.

65 - Cabane entourée de terres cultivées, espèce de maison de campagne que les naturels préfèrent au séjour des missions.

lébrée par un repas dans lequel on dévore quelques parties du cadavre d'un prisonnier. D'autres fois on surprend de nuit une famille sans défense, où l'on tue d'une flèche empoisonnée un ennemi que l'on rencontre par hasard dans les bois. Le cadavre est coupé en morceaux et rapporté comme un trophée à la cabane. C'est la civilisation qui a fait sentir à l'homme l'unité du genre humain, qui lui a révélé pour ainsi dire, les liens de consanguinité qui l'attachent à des êtres dont les langues et les mœurs lui sont étrangères. Les sauvages ne connaissent que leur famille : une tribu ne leur paraît qu'une réunion plus nombreuse de parents. En voyant arriver dans la mission qu'ils habitent, des Indiens de la forêt qui leur sont inconnus, ils se servent d'une expression qui m'a souvent frappé par sa naïve candeur : « ce sont sans doute de mes parents, je les entends lorsqu'ils me parlent ». Ces mêmes sauvages détestent tout ce qui n'est pas de leur famille ou de leur tribu : ils chassent les Indiens d'une peuplade voisine qui vivent en guerre avec la leur comme nous chassons le gibier. Ils connaissent les devoirs de famille et de parenté, mais non ceux de l'humanité qui supposent la conscience d'un lien général entre des êtres faits comme nous. Aucun mouvement de pitié ne les empêche de tuer des femmes ou des enfants d'une race ennemie. Ce sont ces derniers que l'on mange de préférence dans les repas donnés à la fin d'un combat ou d'une incursion lointaine.

Les haines que les sauvages ont pour la plupart des hommes qui parlent un autre idiome et qui leur paraissent des barbares d'une race inférieure, renaissent quelquefois dans les missions après avoir été longtemps assoupies. Peu de mois avant notre arrivée à l'Esmeralda, un Indien né dans la forêt⁶⁶ derrière le Duida, voyageait seul avec un autre Indien qui, sans avoir été fait prisonnier par les Espagnols sur les rives de Venturario, vivait tranquillement dans le village, ou comme on dit ici « sous le son de la cloche » *debaxo de la campana*. Ce dernier ne pouvait marcher qu'avec lenteur parce qu'il souffrait de ces fièvres que prennent les naturels lorsqu'ils arrivent dans les missions et changent subitement de régime. Ennuyé du retard, son compagnon de voyage le tua et cacha le cadavre derrière un taillis d'arbres épais, près de l'Esmeralda. Ce crime, comme tant d'autres parmi les Indiens, serait resté inconnu si le meurtrier n'avait fait les apprêts d'un festin pour le lendemain. Il voulut engager ses enfants nés dans la mission et devenus chrétiens, à venir chercher avec lui quelques parties du cadavre. Les enfants parvinrent avec peine à le dissuader et c'est par la rixe que causa cet événement dans la famille que le militaire, posté à l'Esmeralda, apprit ce que les Indiens auraient voulu soustraire à sa connaissance.

On sait que l'anthropophagie et l'habitude des sacrifices humains qui y est souvent liée se trouvent dans toutes les parties du globe et chez des peuples de races très différentes⁶⁷ mais ce qui frappe davantage dans l'étude de l'histoire, c'est de voir que les sacrifices humains se conservent au milieu d'une civilisation assez avancée et que les peuples qui tiennent à honneur de dévorer les prisonniers ne sont pas toujours les plus abrutis et les plus féroces. Cette observation a quelque chose d'attristant et de

66 - En *el monte*. On distingue les Indiens nés dans les missions de ceux qui sont nés dans les bois. Le mot *monte* signifie dans les colonies, plus souvent forêt (*bosque*) que montagne et cette circonstance a donné lieu à de graves erreurs dans nos cartes qui figurent des chaînes de montagnes (*sierras*) là où il n'y a que d'épaisses forêts, *monte espeso*.

67 - Quelques accidents d'enfants enlevés par les Nègres à l'île de Cuba ont fait croire dans les colonies espagnoles, qu'il y avait des peuplades africaines anthropophages ; cependant cette opinion soutenue par quelques voyageurs (Bowdich, p.431) est contraire aux recherches de M. Barrow sur l'intérieur de l'Afrique. (*Exp. to the Zaïre*, Introd., p. xx). Des pratiques superstitieuses peuvent avoir donné lieu à des inculpations qui sont peut-être aussi injustes que celles dont les familles juives ont été les victimes dans des siècles d'intolérance et de persécution.

pénible ; elle n'a pas échappé à ceux des missionnaires qui sont assez éclairés pour méditer sur les mœurs des peuplades environnantes. Les Cabres, les Guipunavis et les Caribes ont toujours été plus puissants et plus civilisés⁶⁸ que les autres hordes de l'Orénoque ; cependant les deux premiers sont aussi adonnés à l'anthropophagie que les derniers en ont été constamment éloignés. Il faut soigneusement distinguer entre les différentes branches dans lesquelles se divise la grande famille des peuples Caribes. Ces branches sont aussi nombreuses que celles des Mongols et des Tartares occidentaux ou Turcomans. Les Caribes du continent, ceux qui habitent les plaines entre le Bas-Orénoque, le Rio Branco, l'Essequibo et les sources de l'Oyapoc, ont en horreur l'habitude de dévorer les ennemis. Cette habitude barbare⁶⁹ n'a existé, à la première découverte de l'Amérique, que chez les Caribes des îles Antilles. Ce sont eux qui ont rendu synonymes les mots Cannibales, Caribes et Anthropophages ; ce sont leurs cruautés qui ont donné lieu à la loi⁷⁰ promulguée en 1504 par laquelle il est permis aux Espagnols de faire esclave tout individu d'une nation américaine dont on peut prouver l'origine caribe. Je pense cependant que l'anthropophagie des habitants des Antilles a été beaucoup exagérée dans les contes des premiers voyageurs.⁷¹ Un grave et judicieux historien, Herera, n'a pas dédaigné de rapporter ces contes dans les *Decades historicas* : il a même ajouté foi à cet accident extraordinaire qui a fait renoncer les Caribes à leurs habitudes barbares. « Les naturels d'une petite île avaient mangé un moine dominicain enlevé sur les côtes de Porto Rico⁷². Ils tombèrent tous malades, et ne voulurent plus manger ni moine ni séculier ». Si les Caribes de l'Orénoque ont différé de mœurs dès le commencement du seizième siècle, d'avec ceux des Antilles, si c'est toujours à tort qu'ils ont été accusés d'anthropophagie, il est difficile d'attribuer cette différence à une amélioration dans leur état social. Les contrastes les plus bizarres se rencontrent dans ce mélange de peuples dont les uns ne vivent que de poissons, de singes et de fourmis et dont d'autres sont plus ou moins cultivateurs, plus ou moins occupés à fabriquer et à peindre de la poterie, à tisser des hamacs ou des toiles de coton. Plusieurs de ces derniers ont conservé des usages inhumains qu'ignorent totalement les premiers. Le caractère et les mœurs d'une nation expriment à la fois, comme son langage, l'état passé et l'état présent : ce n'est qu'en connaissant toute l'histoire de la civilisation ou de l'abrutissement d'une horde, ce n'est qu'en suivant les sociétés dans leur développement progressif et les différentes stations de leur vie, qu'on pourrait parvenir à résoudre des problèmes que la seule connaissance des rapports actuels ne peut éclaircir.

« Vous ne sauriez vous figurer, disait le vieux missionnaire de Mandavaca, ce qu'il y a de perversité dans cette *familia de Indios*. Vous recevez des gens d'une nouvelle peu-

68 - Non v'è a mi credere, toltone questo vizio di mangiare le umane carni, una nazione piu stimabile di Guipunavi. Hanno un fare Europeo, un aria militare e civile. Gill, Tom. II, p. 45.

69 - Voyez *Geraldini Itinerarium*, p. 186, et l'éloquent morceau du cardinal Bembo sur les découvertes de Colomb. (Insularum partem homines incolebant feri trucesque, qui puerorum et virorum carnibus quos aliis in insulis bello aut latrociniiis cepissent, vescabantur ; a feminis obstinebant, Canibales appellati ». (*Hist. venet.*, 1551, p.85). L'usage de laisser la vie aux prisonnières confirme ce que j'ai dit Tom. VII, du langage des femmes. Le mot Cannibale donné aux Caribes des Antilles, est-il d'une langue de cet archipel (de celle d'Haïti) ou doit-on le chercher dans un idiome de la Floride que quelques traditions indiquent comme le premier site des Caribes ? (*Petr. Martyr.*, p.6, *Rocheport, Hist. des Antilles*, Liv. II, Chap. VII). Si ce mot est significatif, il paraît plutôt indiquer « des étrangers forts et vaillants » que des anthropophages. (Herera, *Decad. I*, p.11). Garcia, dans ses rêveries étymologiques, y trouve tout simplement du phénicien ; Annibal et Cannibal ne peuvent dériver selon lui, que d'une même racine sémitique.

70 - Voyez l'histoire de cette loi qui déclare la liberté de toutes les nations non-Caribes dans *Gomara*, p. 278-281.

71 - *Vespucci*, p. 91. *Grynæus*, p. 68.

72 - Herera, *Decad. I*, p.13.

plade dans le village ; ils paraissent doux, honnêtes, bons travailleurs. Permettez-leur de prendre part à une incursion (*entrada*) que vous faites pour ramener des naturels, vous aurez de la peine à les empêcher d'égorger tout ce qu'ils rencontrent et de cacher quelques portions de cadavres ». En réfléchissant sur les mœurs de ces Indiens, on est comme effrayé de cette réunion de sentiments qui semblent s'exclure mutuellement, de cette faculté des peuples de ne s'humaniser que partiellement, de cette prépondérance des usages, des préjugés et des traditions sur les affections naturelles du cœur.⁷³ Nous avions dans notre pirogue un Indien fugitif du Rio Guaisia, qui en peu de semaines, s'était civilisé assez pour nous être utile en disposant les instruments nécessaires aux observations de nuit. Il montrait autant de douceur que d'intelligence et nous avions quelque envie de l'attacher à notre service. Quel fut notre regret lorsque nous apprîmes, en causant avec lui par l'intermède d'un interprète, « que la chair des singes Marimondes, quoique plus noirâtre, lui paraissait avoir le goût de la chair humaine ! Il assurait « que ses parents (c'est-à-dire les gens de sa tribu) préféreraient dans l'homme, comme dans l'ours, l'intérieur des mains ». Cette assertion fut accompagnée de gestes d'une joie sauvage. Nous fîmes demander à ce jeune homme, d'ailleurs calme et très affectueux dans les petits services qu'il nous rendait, si encore « il se sentait quelquefois envie de manger de l'Indien Cheruvichahena ». Il répondit, sans se troubler que vivant dans la mission, il ne mangerait que ce qu'il voyait manger à *los Padres*. Les reproches adressés aux naturels sur l'abominable usage que nous discutons ici, ne produisent aucun effet ; c'est comme si un Brame du Gange, voyageant en Europe, nous reprochait l'habitude de nous nourrir de la chair des animaux. Aux yeux de l'Indien du Guaisia, le Cheruvichahena était un être entièrement différent de lui ; le tuer ne lui semblait pas plus injuste que de tuer les jaguars de la forêt. C'était simplement par un système de bienséance qu'aussi longtemps qu'il serait dans la mission, il ne voulait manger que ce que l'on servait à *los Padres*. Les naturels, soit qu'ils retournent parmi les leurs (al monte), soit qu'ils se voient pressés par la faim, reprennent bientôt leurs anciennes habitudes d'anthropophagie. Et comment serions-nous étonnés de cette inconstance chez les peuples de l'Orénoque, lorsque des exemples terribles et les mieux avérés nous rappellent ce qui s'est passé dans les grandes disettes chez des peuples civilisés. En Égypte, au treizième siècle, l'habitude de manger de la chair humaine se répandit dans toutes les classes de la société : c'était aux médecins surtout que l'on tendait des pièges extraordinaires. Des gens qui avaient faim se disaient malades et les faisaient appeler. Ce n'était pas pour les consulter, c'était pour les manger. Un historien très véridique, Abd-Allatif, nous a rapporté « comment un usage qui d'abord inspira de l'horreur et de l'effroi, ne causa bientôt plus la moindre surprise ». ⁷⁴ Les Indiens du Cassiquiare, tout en retournant

73 - J'ai traité cette matière dans un autre ouvrage. Voyez mes *Monum. Amer.*, Tom. I, p. 270.

74 - Relation de l'Égypte, par Abd-Allatif médecin de Bagdad, trad. par M. Silv. de Sacy, p. 360-374. Lorsque les pauvres commencent à manger de la chair humaine, l'horreur et l'étonnement que causaient des repas aussi extraordinaires étaient tels que ces crimes faisaient la matière de toutes les conversations et que l'on ne tarissait pas à ce sujet : mais dans la suite on s'y accoutuma tellement et l'on conçut tant de goût pour ces mets détestables, qu'on vit les gens riches et d'une condition honnête en faire leur nourriture ordinaire, en manger par régal et même en faire provision. On imagina diverses manières d'appréter cette chair et l'usage s'en étant une fois introduit se propagea dans les provinces en sorte qu'il n'y eut aucune partie de l'Égypte où l'on n'en vît des exemples. Alors il ne causa plus aucune surprise : l'horreur que l'on avait eue d'abord s'évanouit entièrement : on en parla et l'on en entendit parler comme d'une chose indifférente et ordinaire. Cette fureur de se manger les uns aux autres devint si commune parmi les pauvres, que la plupart périrent de la sorte. Les sclérats usèrent de toutes sortes de ruses pour surprendre les hommes et les attirer chez eux sous de faux prétextes. Ce fut ce qui arriva à trois médecins du nombre de ceux qui me fréquentaient ; et un libraire qui me vendait des livres, homme âgé et chargé d'embonpoint, tomba dans leurs filets et s'en échappa à grand-peine. Tous les faits que nous rapportons comme témoins oculaires nous

facilement à leurs habitudes barbares, montrent dans les missions, de l'intelligence, quelque amour pour le travail et surtout une grande facilité à s'énoncer en castillan. Comme la plupart des villages sont habités par trois ou quatre nations qui ne s'entendent pas, un idiome étranger qui est en même temps celui de l'autorité civile, la langue du missionnaire, offre l'avantage d'un moyen de communication plus général. J'ai vu un Indien Poignave s'entretenir en castillan avec un Indien Guahibo, quoique les deux ne fussent sortis de leurs forêts que depuis trois mois. Ils proféraient de quart d'heure en quart d'heure une phrase péniblement préparée et dans laquelle le verbe, sans doute selon le tour grammatical de leurs propres langues, était constamment placé au gérondif. (Quand moi voyant Padre, Padre me disant⁷⁵ au lieu de : lorsque je vis le missionnaire, il me dit). J'ai exposé dans un autre endroit combien me paraissait sage l'idée des jésuites de généraliser une des langues de l'Amérique cultivée, par exemple celle des Péruviens⁷⁶ et d'instruire les Indiens dans un idiome qui lui est étranger par les racines, mais non par sa structure et ses formes grammaticales. C'était suivre le système que les Incas ou prêtres-rois du Pérou avaient exécuté depuis des siècles pour maintenir sous leur domination et pour humaniser les peuples barbares du Haut-Maragnon, système un peu moins bizarre que celui de faire parler latin aux naturels de l'Amérique comme on l'a gravement proposé dans un concile provincial au Mexique.

On nous a rapporté que les Indiens du Cassiquiare et du Rio Negro, à cause de leur intelligence et de leur activité, sont préférés, dans le Bas-Orénoque, surtout à l'Angostura, aux habitants des autres missions. Ceux de Mandavaca sont célèbres, parmi les peuplades de leur race, par la fabrication du poison Curare qui ne le cède pas en force au Curare de l'Esmeralda. Malheureusement cette fabrication occupe beaucoup plus les naturels que l'agriculture. Cependant le sol est excellent sur les rives du Cassiquiare. On y trouve un sable granitique brun noirâtre qui est couvert dans les forêts d'épaisses couches d'humus, sur les bords du fleuve, d'argile presque imperméable à l'eau. Le sol du Cassiquiare paraît plus fertile que celui de la vallée du Rio Negro où le maïs vient assez mal. Le riz, les fèves, le coton, le sucre et l'indigo donnent de riches récoltes partout où l'on en a essayé la culture.⁷⁷ Nous avons vu de l'indigo sauvage autour des missions de San Miguel de Davipe, de San Carlos et de Mandavaca. On ne peut révoquer en doute que plusieurs peuples de l'Amérique surtout les Mexicains longtemps avant la conquête, employaient dans leurs peintures hiéroglyphiques un véritable indigo et que de petits pains de cette substance se vendaient au grand marché de Tenochtitlan.⁷⁸ Mais une matière colorante, chimiquement identique, peut être extraite de plantes appartenant à des genres voisins, et je n'oserais affirmer aujourd'hui si les Indigofera originaires de l'Amérique n'offrent pas quelque différence de genre avec l'Indigofera anil et l'Indigofera argentea de l'ancien continent. Dans les Cafiers des deux mondes, cette différence a été observée.

sont tombés sous les yeux par hasard, car nous évitions de voir des spectacles qui nous inspiraient tant d'horreur.»

75 - Quando io mirando Padre, Padre me diciendo... En ajoutant le verbe substantif, c'est presque la tournure anglaise, I was seeing.

76 - La langue quichua, lengua del Inca.

77 - M. Bonpland a trouvé à Mandavaca, dans les cabanes des naturels, une plante à racines tubéreuses toute semblable au manioc (yucca). On l'appelle Cumapana et on la mange cuite sur la braise. Elle croît spontanément sur les rives du Cassiquiare.

78 - Voyez mon Essai polit., Tom. II.

L'humidité de l'air et l'abondance des insectes qui en est une suite naturelle, opposent ici, comme au Rio Negro, des obstacles presque invincibles aux nouvelles cultures. Même par un ciel serein et bleu, nous n'avons jamais trouvé l'hygromètre de Deluc au-dessous⁷⁹ de 52°. Partout on rencontre de ces grandes fourmis qui marchent en bandes serrées et qui dirigent d'autant plus leurs attaques sur les plantes cultivées que celles-ci sont herbacées et succulentes, tandis que les forêts de ces contrées n'offrent que des végétaux à tiges ligneuses. Lorsqu'un missionnaire veut tenter de cultiver de la salade ou quelque plante potagère de l'Europe, il se voit forcé pour ainsi dire, de suspendre son jardin en l'air. Il remplit de bonne terre un vieux canot et, après y avoir semé des graines, il le suspend à quatre pieds de hauteur au-dessus du sol, par des cordages de palmier Chiquichiqui ; le plus souvent il le place sur un échafaudage léger. Cette position garantit les jeunes plantes de la mauvaise herbe, des vers de terre et de ces fourmis qui poursuivent leur migration en ligne droite et, ignorant ce qui végète au-dessus d'elles, ne se détournent généralement pas pour grimper sur des pieux dépouillés de leur écorce. Je rappelle cette circonstance pour prouver combien sont pénibles, entre les tropiques, sur le bord des grands fleuves, les premières tentatives de l'homme pour s'approprier un petit coin de terre dans ce vaste domaine de la nature envahi par les animaux et couvert de plantes spontanées.

Le 13 mai. J'avais obtenu pendant la nuit quelques observations d'étoiles, malheureusement les dernières du Cassiquiare. La latitude de Mandavaca est 2° 4' 7" sa longitude d'après le garde-temps, 69° 27'. J'ai trouvé l'inclinaison magnétique 25,25°, div. cent. Elle avait donc considérablement augmenté depuis le fortin de San Carlos. Cependant les roches environnantes ne sont que ce même granite mêlé d'un peu d'amphibole que nous avons trouvé à Javita, et qui prend un aspect syénitique. Nous quittâmes Mandavaca à deux heures et demie de la nuit. Nous avons encore à lutter pendant huit jours contre les courants du Cassiquiare et le pays que nous devons parcourir avant d'atteindre de nouveau San Fernando de Atabapo est tellement désert que ce n'était qu'après un trajet de treize jours que nous pouvions espérer de trouver un autre missionnaire Observantin, celui de Santa Barbara. Après six heures de navigation, nous passâmes à l'est, l'embouchure de l'Idapa ou Siapa qui naît sur la montagne d'Unturan et offre, près de ses sources, un portage avec le Rio Mavaca, un des affluents de l'Orénoque. Cette rivière a les eaux blanches : elle est la moitié moins large que le Pacimoni dont les eaux sont noires. Son cours supérieur est étrangement défiguré sur les cartes de La Cruz et de Surville qui ont servi de type à toutes les cartes postérieures. J'aurai occasion de parler des hypothèses qui ont donné lieu à ces erreurs, en parlant de l'origine de l'Orénoque. Si le père Caulin avait pu voir la carte qu'on a jointe à son ouvrage, il aurait dû être surpris d'y trouver reproduites des fictions qu'il a combattues par des notions certaines et acquises sur les lieux. Ce missionnaire dit simplement que l'Idapa naît d'un pays montueux près duquel vivent les Indiens Amuisanas. Ces Indiens ont été travestis en Amoizanas ou en Amazonas et l'on a fait naître le Rio Idapa d'une source qui, au moment où elle sourdit de terre, se divise en deux bras dont le cours est diamétralement opposé. Cette bifurcation d'une source est purement imaginaire.

Nous bivouaquâmes près du Raudal du Cunuri. Le bruit de la petite cataracte augmenta sensiblement pendant la nuit. Nos Indiens prétendaient que c'était un présage

79 - De 87° Sauss.

certain de la pluie. Je me rappelais que les montagnards des Alpes ont beaucoup de confiance dans le même pronostic.⁸⁰ Il pleuvait en effet longtemps avant le lever du Soleil. D'ailleurs les singes Araguates, par leurs hurlements prolongés, nous avaient avertis de la proximité de l'averse bien avant l'accroissement du bruit de la cataracte.

Le 14 mai. Les mosquitos et surtout les fourmis nous chassèrent du rivage avant les deux heures de la nuit. Nous avions cru jusque-là que les dernières ne suivaient pas les cordes par lesquelles on a l'habitude de suspendre les hamacs mais soit que cette opinion ne fût pas exacte, soit que les fourmis tombassent sur nous de la cime des arbres, il est certain que nous eûmes bien de la peine à nous débarrasser de ces insectes incommodes. À mesure que nous avançâmes, la rivière devint plus étroite : ses bords étaient si marécageux, que M. Bonpland ne put parvenir qu'avec bien du travail au pied d'un tronc de *Carolinea* princeps chargé de grandes fleurs pourprés. Cet arbre est le plus bel ornement de ces forêts et de celles du Rio Negro. Nous examinâmes pendant la journée à plusieurs reprises, la température du Cassiquiare. L'eau, à la surface du fleuve, n'avait que 24° (quand l'air était à 25,6°), c'est à peu près la température du Rio Negro mais 4° à 5° de moins que l'Orénoque.⁸¹ Après avoir passé, à l'ouest, l'embouchure du Cano Caterico qui a les eaux noires et d'une transparence extraordinaire, nous quittâmes le lit du fleuve pour aborder à une île sur laquelle est établie la mission de Vasiva.⁸² Le lac qui entoure cette mission a une lieue de large et communique par trois déversoirs avec le Cassiquiare. Le pays d'alentour rempli de marécages, est extrêmement fiévreux. Le lac dont les eaux sont jaunes par transmission se dessèche dans la saison des grandes chaleurs et alors les Indiens même ne résistent pas aux miasmes qui s'élèvent de la vase. Le manque absolu de vent contribue beaucoup à rendre le climat de ces contrées plus pernicieux. J'ai fait graver l'esquisse du plan de Vasiva que j'ai levé le jour de notre arrivée. Une partie du village a été transplantée dans un endroit plus sec, vers le nord et ce changement est devenu la source d'une longue querelle entre le gouverneur de la Guyane et les moines. Le gouverneur prétendit que ceux-ci n'avaient pas le droit de transplanter leurs villages sans la permission de l'autorité civile mais, comme il ignorait entièrement la position du Cassiquiare, il adressa ses reproches au missionnaire de Carichana, qui demeure à 150 lieues de distance de Vasiva et qui ne put comprendre de quoi il était question. Ces méprises géographiques sont très communes dans des pays gouvernés généralement par des hommes qui n'en ont jamais possédé une carte. En 1785, on a donné au père Valor la mission de Padamo, en lui enjoignant « de se rendre de suite auprès des Indiens qui étaient sans pasteur ». Il y avait plus de quinze ans que le village de Padamo n'existait plus et que les Indiens s'étaient enfuis *al monte*.

80 - « Il va pleuvoir parce qu'on l'on entend de plus près le murmure des torrents » disent les montagnards des Alpes comme ceux des Andes. M. Deluc a tâché d'expliquer ce phénomène par un changement de pression barométrique, par un accroissement du nombre de bulles d'air qui crèvent à la surface de l'eau. (*Modificat. de l'atmosphère*, §. 1031). Cette explication est aussi forcée que peu satisfaisante. Je ne tenterai pas de la remplacer par une autre hypothèse, mais je rappellerai que la cause du phénomène est une modification de l'atmosphère qui influe à la fois sur les ondes sonores et les ondes lumineuses. Le pronostic tiré de l'accroissement de l'intensité du son est intimement lié au pronostic que l'on tire d'une moindre extinction de la lumière. Les montagnards annoncent un changement de temps lorsque tout d'un coup, par un air calme, les Alpes, couvertes de neiges perpétuelles, paraissent rapprochées de l'observateur et que leurs contours se détachent avec une netteté extraordinaire de la voûte azurée du ciel. Qu'est-ce qui fait disparaître instantanément le manque d'homogénéité des couches verticales de l'atmosphère ?

81 - Voyez Tom. VI et Tom. VII.

82 - Baromètre à Vasiva, 327,2 lignes.

Depuis le 14 au 21 mai, nous couchâmes continuellement à la belle étoile mais je ne puis indiquer les lieux où nous établîmes notre bivouac. Ces contrées sont si sauvages et si peu fréquentées, qu'à l'exception de quelques rivières, les Indiens ignoraient les noms de tous les objets que je relevais à la boussole. Aucune observation d'étoile ne me rassurait sur la latitude, dans une distance d'un degré. Après avoir passé le point⁸³ où l'itinivini se sépare du Cassiquiare pour prendre son cours à l'ouest vers les collines granitiques de Daripabo, nous trouvâmes les bords marécageux du fleuve garnis de Bambousiers. Ces graminées en arbre s'élèvent jusqu'à 20 pieds de hauteur ; leur chaume est constamment arqué vers le sommet. C'est une nouvelle espèce de Bambusa à feuilles très larges. M. Bonpland fut assez heureux pour trouver un individu en fleur ; je parle de cette circonstance parce que les genres *Nastus* et *Bambusa* avaient été très mal distingués jusque-là et que rien n'est plus rare dans le Nouveau-Monde que de voir fleurir ces graminées gigantesques. M. Mutis a herborisé pendant vingt ans dans un pays où le *Bambusa Guadua* forme des forêts marécageuses de plusieurs lieues de large sans n'avoir jamais pu s'en procurer la fleur. Nous avons envoyé à ce savant les premiers épis de *Bambusa* des vallées tempérées de Popayan. Par quelle cause les parties de la fructification se développent-elles si rarement dans une plante indigène et qui végète avec une force extraordinaire depuis le niveau de l'Océan jusqu'à 900 toises ($\approx 1\,755$ m) de hauteur, c'est-à-dire jusqu'à une région subalpine dont le climat entre les tropiques, ressemble à celui de l'Espagne méridionale ? Le *Bambusa latifolia* paraît propre aux bassins du Haut-Orénoque, du Cassiquiare et de l'Amazonie ; c'est une plante sociale, comme toutes les graminées de la famille des *Nastoides*⁸⁴ mais, dans la partie de la Guyane espagnole que nous avons parcourue, elle ne forme pas de ces grandes associations que les Espagnols-Américains appellent *Guaduales*, ou forêts de Bambousiers.

Notre premier bivouac au-dessus de Vasiva fut assez facilement établi. Nous trouvâmes un petit coin de terre sec et libre d'arbustes au sud du Cano Curamuni, dans un endroit où nous vîmes des singes Capucins,⁸⁵ reconnaissables à leur barbe noire et à leur air triste et farouche, se promener lentement sur les branches horizontales d'un *Genipa*. Les cinq nuits suivantes furent d'autant plus pénibles que nous approchions de la bifurcation de l'Orénoque. Le luxe de la végétation augmente d'une manière dont on a de la peine à se former une idée, même lorsqu'on est accoutumé à l'aspect des forêts entre les tropiques. Il n'y a plus de plage ; une palissade d'arbres touffus forme la rive du fleuve. On voit un canal de 200 toises (≈ 390 m) de large qui est bordé de deux énormes murs tapissés de lianes et de feuillages. Nous essayâmes souvent d'aborder mais sans pouvoir sortir du canot. Quelquefois vers le coucher du soleil, nous longeâmes la rive pendant une heure pour découvrir, je ne dirai pas une clairière (il n'en existe pas) mais un endroit moins fourré où, à force de coups de hache et de labour, nos Indiens pouvaient gagner assez d'espace pour établir un bivouac de 12 ou 13 personnes. Il nous était impossible de passer la nuit dans la pirogue. Les mosquitos qui nous tourmentaient pendant le jour, s'accumulaient vers le soir sous le

83 - C'est au-dessus de Vasiva à peu près par les 2° 30' de latitude ; le même bras du Cassiquiare entre sous le nom de Conorchite dans le Rio Negro, près de Tomo. (Voyez Tom. VII). Plus au nord viennent le Cano Curamuni, le Port des Cacaoyers sauvages, le Rio Maminavi, le lac Duractumuni et le Rio Pamoni.

84 - Voyez sur l'histoire physique de cette famille, mon ouvrage de *Distribut. geogr. plant.*, p. 206-214. Avec le *Bambusa latifolia* que M. Bonpland a décrit et figuré dans nos *Plantes équinoxiales*, Tom. I, p. 68, végètent, sur les rives du Cassiquiare, *Pariana campestris*, *Dufourea glabra* et de belles espèces d'*Hypericum* en arbres.

85 - *Simia chiropotes*, nouvelle espèce. (Voyez mon *Rec. d'Obs. zool.*, Tom. I, p. 312, 315, 358).

toldo, c'est-à-dire sous le toit couvert de feuilles de palmiers qui nous servait d'abri contre la pluie. Jamais nous avons eu les mains et le visage plus enflés. Le père Zea qui s'était vanté jusque-là d'avoir dans ses missions des Cataractes, les moustiques les plus gros et les plus vaillants (*las mas feroces*), convenait peu à peu que les piqûres des insectes du Cassiquiare étaient plus douloureuses que toutes celles qu'il eût jamais senties. Au milieu d'une forêt épaisse nous éprouvâmes une grande difficulté de trouver du bois pour faire du feu car, dans ces régions équatoriales où il pleut toujours, les branches d'arbres sont si pleines de suc qu'elles ne brûlent presque pas. Lorsqu'il n'y a pas de plages arides, on ne peut guère se procurer de ce vieux bois dont les Indiens disent qu'il est cuit au Soleil. D'ailleurs le feu ne nous était nécessaire que comme moyen de défense contre les animaux de la forêt : nous étions dans une telle disette de vivres, que nous aurions pu à peu près nous en passer pour préparer nos aliments.

Le 18 mai. Vers le soir, nous découvrîmes un endroit où le bord du fleuve est garni de Cacaoyers sauvages. La fève de ces Cacaoyers est petite et amère : les Indiens de la forêt sucent la pulpe et rejettent la fève qui est ramassée par les Indiens des missions. Elle est vendue à ceux qui ne sont pas très délicats dans la fabrication de leur chocolat. « C'est le Puerto del Cacao, disait le pilote, c'est là que couchent los Padres quand ils vont à l'Esmeralda acheter des sarbacanes et des Juvia (les amandes savoureuses du *Bertholletia*). » Il n'y a cependant pas cinq canots qui passent annuellement par le Cassiquiare et depuis Maypures, c'est-à-dire depuis un mois, nous n'avions rencontré âme vivante sur les fleuves que nous remontions, si ce n'était dans le voisinage le plus immédiat des missions du sud du lac Duractumuni, nous couchâmes dans une forêt de palmiers. Il pleuvait à verse mais les Pothos, les Arum et les lianes formaient un treillis naturel si épais, que nous nous trouvions à l'abri comme sous une voûte de feuillages. Les Indiens placés au bord du fleuve avaient établi, en entrelaçant des *Heliconia* et d'autres Musacées, une espèce de toit au-dessus de leurs hamacs. Nos feux éclairaient à 50 ou 60 pieds de haut le tronc des palmiers, les lianes chargées de fleurs et ces colonnes de fumée blanchâtre qui montaient droit vers le ciel. C'était un spectacle magnifique mais, pour en en jouir paisiblement, il aurait fallu respirer un air libre d'insectes.

De toutes les souffrances physiques les plus décourageantes sont celles qui, uniformes dans leur durée, ne peuvent être combattues que par une longue patience. Il est probable que M. Bonpland a recueilli dans les exhalaisons des forêts du Cassiquiare, le germe de la cruelle maladie à laquelle il a manqué succomber à notre arrivée à l'Angostura. Heureusement pour lui et pour moi, rien ne nous faisait présager le danger qui le menaçait. La vue du fleuve et le bourdonnement des moustiques nous paraissaient un peu monotones, mais quelque reste de gaîté naturelle nous fit trouver des soulagements au milieu de ces longs ennuis. Nous découvrîmes qu'en mangeant à sec de petites portions de cacao broyé sans sucre et en buvant beaucoup d'eau du fleuve, nous réussissions à chasser l'appétit pour plusieurs heures. Les fourmis et les mosquitos nous occupaient plus que l'humidité et le manque de nourriture. Malgré les privations auxquelles nous avons été exposés pendant nos courses dans les Cordillères, la navigation de Mandavaca à l'Esmeralda nous a toujours paru l'époque la plus pénible de notre vie en Amérique. Je conseille aux voyageurs de ne pas préférer le chemin du Cassiquiare à celui de l'Atabapo, s'ils ne sont pas très avides de voir de leurs yeux la grande bifurcation de l'Orénoque.

Table des Matières

Livre VIII	
Suite du chapitre XIII	7
Chapitre XIV	51

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : octobre 2021



A. de Humboldt
(1769-1859)



A. Bonpland
(1773-1858)

Lorsque nous arrivâmes à l'Esmeralda, la plupart des Indiens revenaient d'une excursion qu'ils avaient faite à l'est, au-delà du Rio Padamo, pour recueillir des Juvias ou fruits du *Bertholletia* et la liane qui donne le Curare. Ce retour était célébré par une fête qu'on appelle dans la mission la *fiesta de las Juvias*, et qui ressemble à nos fêtes des moissons et des vendanges. Les femmes avaient préparé beaucoup de liqueurs fermentées ; pendant deux jours, on ne rencontrait que des Indiens ivres. Chez des peuples qui attachent beaucoup d'importance aux fruits des palmiers et de quelques autres arbres utiles à la nourriture de l'homme, l'époque de la récolte de ces fruits est marquée par des réjouissances publiques : on divise le temps d'après des fêtes qui se succèdent d'une manière invariable. Nous fûmes assez heureux de trouver un vieil Indien moins ivre que les autres et qui était occupé à préparer le poison Curare avec les plantes fraîchement recueillies. C'était le chimiste de l'endroit.



Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com



ISBN 978-2-35583-305-2 21 €

9 782355 833052

Couverture :
Radeau de la rivière de Guayaquil (d'après un croquis de A. de Humboldt)